



ITINÉRAIRE D'UN PSYCHOLOGUE
DE LA PREMIÈRE GÉNÉRATION

ICI La deuxième partie qui s'intitule :

PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE

Yann MALEFANT

2003

Ce document a été écrit par Yann MALEFANT à Rennes, tapée à la machine et photocopie en mai 2000. Yann MALEFANT a ensuite corrigé et complété le document original à la main et l'a finalisé en avril 2003. Il a donc terminé d'écrire ce texte testament vers ses 78 ans.

Le document a été scanné puis retravaillé avec un logiciel de traitement de texte par

Madame Lisa Daudibon en Service Civique au Cnahes Bretagne 2020-2021, supervisée par

Jenny Molina, co-Tutrice des volontaires en Service Civique Cnahes_Bretagne

Jean pierre Aleau, responsable accueil des jeunes volontaires en Service Civique Cnahes_Bretagne

Yves Lapie Délégué Régional adjoint Cnahes_BZH , co-Tuteur des volontaires en Service Civique et

finalisé par Daniel Dupied, Délégué Régional Cnahes_Bretagne, co-Tuteur des volontaires en S.C.

Nous avons essayé de respecter les reports de pagination....

Les corrections, notes et compléments manuscrits sont sur ce document dans cette couleur bleu.

Ce document est en deux parties

D'abord un AVANT PROPOS entièrement écrit à la main entre 2000 et 2003.

La première partie s'intitule : EXPERIENCES PROFESSIONNELLES

ICI La deuxième partie s'intitule : PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE

Avec la aussi sept chapitres avec titres :

1. Le fil conducteur
2. - 2.La pensée vivante
3. -3. L'arbre et le rhizome
4. – 4. Le devenir sensible
5. - 5. Désir et plaisir
6. - 6.L'événement
7. - 7.Eclats d'existence et quotidienneté.

Une conclusion

Trois annexes dont

annexe 1 : questions d'oral du certificat de psychologue de 1948-

annexe 2 : Missions des CMPP décret de 1963

– **annexe 3 :** un glossaire

un sommaire, des notes de bas de page.

Yann Maléfant (1925-2019)

Psychologue clinicien, Docteur en Psycho-Pathologie & Pédagogie,

1925 naissance à Guingamp

1945 Éducateur (Savigny-sur-Orge, l'Eclaircie à Rouen, la Préalaye à Rennes)

1960 Psychologue, Psychothérapeute,

1960 > 1963 Il est à l'origine de la **création de l'école de formation des éducateurs Spécialisés de Bretagne (rue Charles le Goffic)** dont il assurera ensuite la direction des études avec Michel Lemay.

1963 il est le **premier Directeur du COEMP – CMPP Brizeux (FBSEA>CREAI>ARASS)** Rennes;,,

1964 un des fondateurs de l'équipe Technique du CREAI_Bretagne

1964 à l'origine de la **première consultation ambulatoire pour enfants et adolescents** COEMP (Centre d'Orientation Educative Médico-Psychologique) de la rue de Brizeux. L'idée des créateurs était simple : plutôt que retirer de leurs familles les jeunes dit « inadaptés » pour les placer en internat spécialisé - à la campagne - ils proposaient de les maintenir dans leur milieu de vie naturel et d'associer largement les familles à la prise en charge de leur enfant, en articulant à la fois approches éducatives et sociale, et soins psychiques.

1971 Il s'investit dans la **création de l'ANCMPP (association nationale des CMPP)**. Il est convaincu qu'il faut croiser les regards pour comprendre un trouble.

1973 Il est également à l'origine de la **création du CMPP des Grisons**

Ouvert aux savoirs et à la connaissance il fait du CMPP un lieu où se retrouvent des professionnels et des stagiaires de toute la région pour des séminaires ou pour des WE de formation. Il invite de grands intellectuels pour des temps d'échange d'une grande richesse.

1980, A partir d'une solide expérience près de jeunes enfants déficients visuels et aveugles , création d'un CAMSP qui vient naturellement compléter le dispositif

1980 thèse de troisième cycle de psychologie en sur « La place réservée respectivement aux facteurs individuels et sociaux de l'inadaptation dans la pratique des CMPP ». Elle témoigne de la pluralité de ses références théoriques fil rouge de toute sa carrière.

1983 Départ en retraite professionnelle. Dynamique et engagé Yann Maléfant continue, après sa retraite à œuvrer pour ce qui lui tient à cœur

1983-1989 Président du CREAI de Bretagne il y assume la décision ministérielle de séparation de ses établissements gérés pour les confier à l'ARASS (Association pour la Réalisation d'Actions Sociales Spécialisées)..

Présidence de l'ESSOR, Participation aux travaux du Conseil Économique et Social

1994 Auteur de "*l'action sociale face à la crise des idées et des valeurs*" ERES.

2019 février Décès à Rennes

Cet *Humaniste, très cultivé et humble*, très sensible, plein de finesse, savait écouter. Droit, fort de ses convictions professionnelles, suscitait de nombreuses vocations dans les champs de l'enfance inadaptée et des troubles du développement, des pathologies infanto-juvéniles.

Note réalisée par Daniel Dupied avec les contributions de Lucien Coudrin, Gilbert Samson et Michel Morel

Avant-Propos

Les pages qui suivent n'ont pas la prétention, ce qui serait dérisoire, de constituer une autobiographie.

Mais il se trouve que ma vie professionnelle a coïncidé, à peu de choses près, avec la création des métiers de la psychologie, plus spécialement de celui de « psychologue clinicien ».

L'écriture d'un texte en première personne, dans la situation qui est la mienne, est le procédé qui m'a paru le plus apte à rendre compte des faits, en contrôlant autant que possible la part de subjectivité liée à ce genre d'exercice.

Cinquante ans, c'est beaucoup et c'est peu pour une profession qui a fait sa percée plus rapidement que je ne l'aurais moi-même espéré.

Quelques exemples pris sur le vif peuvent en témoigner.

Des incidents surviennent dans un collège, entre autres acteurs, un psychologue intervient dans les mesures à prendre.

Un accident grave avec des morts et des blessés à lieu sur la route, après les secours d'urgences est constituée une cellule de soutien psychologique.

Au-delà des faits, ce qui est important, c'est de s'interroger sur la demande de psychologues dans la société contemporaine, sur la pertinence des réponses apportées, sur le sens que prend l'évolution de la psychologie, plus généralement sur sa philosophie.

Questions redoutables. Il me suffirait d'avoir pour la modeste part contribué à les faire apparaître par delà les obligations et contraintes des pratiques quotidiennes.

Yann Maléfant 2003

DEUXIÈME PARTIE :

PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE

1 LE FIL CONDUCTEUR

Mon départ à la retraite met fin nécessairement à la première partie de ce travail consacré aux expériences professionnelles qui ont été les miennes. Mais il est aussi l'évènement qui me permet d'ouvrir une seconde partie. Je peux employer le mot transition pour dire que d'une autre façon l'itinéraire s'est poursuivi.

De fait, mes activités professionnelles se sont arrêtées à l'exception de quelques heures hebdomadaires de psychothérapie. Mais une grande partie de mon temps libre a été consacrée pendant une douzaine d'années à la gestion bénévole d'associations du secteur sanitaire et social. Ce qui me conduit à siéger au Conseil Économique et Social de Bretagne et à publier à partir de ces expériences « L'action sociale face à la crise des idées et des valeurs ». ERES 1994.

D'autre part, les références aux textes qui constituent cette seconde partie sont étroitement liées à mes activités professionnelles et s'appuient sur des lectures souvent anciennes.

Et surtout, c'est la même histoire que j'essaie de raconter depuis les premières pages ; celle d'une discipline, la psychologie, clinique plus particulièrement, qui s'est trouvée dans les transformations de l'après-guerre en pleine mutation avec entre autres conséquences la création d'un nouveau métier : celui de psychologue, celui aussi de psychothérapeute.

Les métiers les plus anciens ont sans cesse à s'interroger sur leur évolution. Pour des professions toutes nouvelles, nécessairement sans références et ayant à inventer leurs pratiques, la situation est plus difficile. Se posent avec acuité des questions fondamentales relatives à leur sens, à leur légitimité, à leur rapport à d'autres professions connexes déjà bien identifiées.

Tels sont les problèmes qui constituent le fil conducteur entre les différents chapitres de cette réflexion.

Didier ERIBON¹ montre combien la psychologie, la psychanalyse et leur rapport intéressaient FOUCAULT, pas seulement d'un point de vue intellectuel.

Après la licence de philosophie, FOUCAULT s'inscrit en licence de psychologie, ainsi qu'à l'Institut de Psychologie. Il suit en particulier l'enseignement de LAGACHE « avec une certaine

¹ Michel FOUCAULT. Flammarion. 1989.

ferveur ». Il en vient à consulter ce dernier au sujet de ses troubles psychiques. LAGACHE lui ayant donné une adresse ; il commence une analyse qu'il arrête au bout de quelques semaines.

A la suite d'un accrochage avec le professeur PICHOT à l'hôpital Saint-Anne, à propos de l'orientation de la psychologie qui devait être selon ce dernier « scientifique », Foucault déclare qu'il faut « demander compte à la recherche du choix de sa rationalité » et « l'interroger sur un fondement dont on sait qu'il n'est pas l'objectivité constituée de la science ».

Parallèlement, FOUCAULT s'intéresse aux applications pratiques de la psychologie, au Rorschach notamment. Malgré la précarité du statut, il occupe même des fonctions de psychologue à l'hôpital Sainte-Anne, et fait passer des tests dans un service pénitentiaire.

Cela paraît anecdotique, mais donne cependant des indications sur les conditions dans lesquelles FOUCAULT engage sa propre recherche. En quelques années, il a rencontré, ou lu, tout ce qui compte alors dans le monde de la philosophie et de la psychopathologie, et c'est son œuvre elle-même qui devient une référence majeure en tant que philosophie et spécialement philosophie de la psychopathologie.

Lorsqu'il publie en 1954 « Maladie mentale et psychologie »², je m'empresse de lire cet ouvrage qui ne traite pas des techniques mais du fondement de la psychologie.

Dans l'histoire de notre civilisation, l'auteur situe à bientôt deux siècles le moment où émerge « l'homo-psychologicus ». Ce moment est celui où « la grande confrontation de la Raison et de la déraison a cessé de se faire dans la dimension de la liberté et où la raison a cessé d'être pour l'homme une éthique pour devenir une nature ».

L'histoire révèle encore qu'antérieurement, les fous ont certes été délaissés et isolés de diverses façons, mais sans être dépossédés de leur folie, en ce sens que la société y reconnaissait « le grand partage de l'Insensé... dans la dimension qu'il inaugure ». Lorsque ce grand partage n'a plus été reconnu, quand l'homme n'a plus supporté que la déraison échappe à la raison, il a « arraisonné » la folie dans un savoir objectif : celui de la psychologie.

« Et quand, par éclairs et par cris, elle [la déraison] reparait comme chez Nerval ou Artaud, comme chez Nietzsche ou Roussel, c'est la psychologie qui se tait et reste sans mot devant ce langage qui emprunte le sens des siens à ce déchirement tragique et à cette liberté dont la seule existence des « psychologues » sanctionne pour l'homme contemporain le pesant oubli... ».

2 P.U.F.

Formules remarquables par leur densité, mais difficiles à entendre par les psychologues, pas seulement par eux d'ailleurs.

On peut noter que dans les différents écrits de FOUCAULT sur la folie, tantôt la psychanalyse se distingue de la psychologie et tantôt se confond avec elle. La même ambiguïté peut être observée dans le jugement porté sur FREUD. D'un côté, FREUD est celui qui le premier a ouvert la « *possibilité pour la raison et la déraison de communiquer dans le péril d'un langage toujours prêt à se rompre et à se dénouer dans l'inaccessible* ». D'un autre côté, FREUD a lui-même limité la portée de son « coup de génie » en « *reprenant la maîtrise de ce qu'il avait su reconnaître en exploitant pour ce faire la structure du personnage médical, Homo-médicus* ».

Sans abuser des citations, sur ce dernier point, [mieux vaud](#)³ laisser encore la parole à FOUCAULT lui-même :

« Il [Freud] a reporté sur lui, sur cette seule présence, esquivée derrière le malade et au-dessus de lui, en une absence qui est aussi présence totale, tous les pouvoirs qui s'étaient trouvés répartis dans l'existence de l'asile ; Il en a fait le Regard Absolu, le Silence pur et toujours retenu, le Juge qui punit et qui récompense dans un jugement qui ne condescend même pas jusqu'au langage ; il en a fait le miroir dans lequel la folie dans un mouvement presque immobile s'éprend et de dépend d'elle-même »⁴.

Dans un article « Être juste avec Freud »⁵, Jacques DERRIDA montre que ce n'est pas par manque de rigueur que FOUCAULT dans ses écrits sur la folie oscille constamment entre des pôles différents d'analyse, paraît se contredire, croise des points de vue, s'appuie sur des apories, exploite des ambiguïtés.

C'est qu'il y a toujours selon DERRIDA un reste après tout traitement rationnel des choses. Le plus important est justement le reste, cette « restance » qu'une orientation de l'esprit humain considérée comme logique cherche à dissoudre. La raison voudrait analyser sans reste. Cette restance qui n'est pas résidu est aussi ce qui résiste à l'effacement de ce qui diffère, de ce qui est originairement hétérogène. Car, on ne pense et ne prend de responsabilité, si on le fait jamais « que dans l'épreuve de l'aporie ».

³ ~~Il vaut~~

⁴ Histoire de la Folie.

⁵ Résistance de la psychanalyse. Galilée, 1996.

Derrida nous engage à cesser de croire à la « principauté » du principe. Les motifs du décalage psychique irréductible et de la spirale nous mettent beaucoup plus sûrement au cœur des choses que la démarche linéaire du partage sans reste. « L'Esprit est cette spirale, voilà qui tient en haleine, ou, si vous aimez mieux en vie ».

Mais reconnaître le décalage irréductible, c'est beaucoup plus qu'être tolérant à un point de vue autre que le sien. C'est être entraîné dans une « itinérance » (« itinérance ») éprouvante, traversant des contrées inconnues, déplaçant des horizons, faisant des rencontres et entrant dans de nouvelles modalités de la sensibilité et de la pensée.

Une autre partie de l'ouvrage cité plus haut de DERRIDA a pour titre « Pour l'amour de Lacan ». A la fois éloge et critique, ce texte est aussi une manière « d'être juste avec Lacan ». La pensée de l'auteur se gardant de toute cohérence, a priori ou convenue, incite le lecteur, à la fois à une liberté et à une rigueur d'analyse, surtout lorsqu'il s'agit d'œuvres aussi difficiles que celle de Lacan.

Il faut lire LACAN, de façon problématisante, non dogmatique, au contraire « déconstructive » et nous savons que la déconstruction n'est pas la destruction⁶. Ainsi se dessine une autre silhouette, se trace un autre cursus pour les lecteurs analystes de Lacan « si du moins ils veulent le lire de façon non psittaciste ; non orthodoxique, non défensive ».

Philosophes et analystes lacaniens se connaissent mal, selon DERRIDA. Aux philosophes, il faut dire « Lisez Lacan ». Mais on peut tout aussi bien regretter que des philosophes tels que Philippe LACOUÉ-LABARTHE et Jean-Luc NANCY qui eux ont écrit sur LACAN ne soient pas lus en France, en particulier par « la plupart des lacaniens français ».

DELEUZE a lui aussi lu LACAN, il reconnaît un LACAN créateur, celui qui dit « on ne m'aide pas », et auquel il fait fréquemment référence dans ses premières publications, avant de prendre une distance qui devient par la suite nettement critique. Pour DELEUZE, une pensée de la transcendance s'est totalement investie dans les notions de structure, de symbole et de signifiant, notions que « Lacan lui a toujours su retourner par en montrant l'envers »⁷.

Le désir est nécessairement pris dans des systèmes de signification, mais il existe et insiste

6 (~~Barré : La déconstruction psychologique apparaît ... comme la quête impossible de des données de sens indéfiniment rapportées de texte en texte, sans espoir de dénouement.~~) La déconstruction derridienne est une opération de déposition d'une structure. Son sens qui n'est pas à priori négatif consiste à défaire sans le détruire, un système de pensée « hégémonique ou dominant. »

7 G. Deleuze. Pourparlers, Minuit 1990

autrement que sous ses formes structurées, il peuple le réel de ses intensités, donnant vie à des organisations qui ne seraient à elles seules que des instances formelles et vides.

J'ai personnellement découvert l'œuvre de DELEUZE, dans les années 60-65 à travers quelques articles et un peu plus tard à partir de « Présentation de Sacher-masoch ». A la même époque, je rencontraï quelques membres du Cerfi⁸ et passai une journée avec Félix GUATTARI à la clinique de La Borde, près de Tours.

L'œuvre de DELEUZE et GUATTARI s'inscrivait alors dans une ligne de recherche psychanalytique, ce par quoi elle m'intéressait essentiellement. La critique qui s'y exprimait était interne à la psychanalyse elle-même. Je la comprenais comme un développement et un approfondissement du concept et des fonctions de l'inconscient, ceci dans la perspective d'une plus grande justesse de ma pratique professionnelle de thérapeute, par ailleurs soumise à des contrôles.

Par la suite, je lisais leurs écrits au fur et à mesure de leur publication en ne perdant pas de vue que l'œuvre de DELEUZE, au-delà des problèmes de psycho-pathologie est **avant tout** celle d'un philosophe.

Si j'ose emprunter le mot à DERRIDA, j'ai tenu à poursuivre, comme je l'ai pu une « itinérance », un auteur m'en faisant découvrir un autre ou revenir sur des textes déjà connus.

⁹Après des années excessivement marquées par la psychologie de la forme, le structuralisme, par la pensée de l'un et du même, c'est sans doute le thème du multiple, du différent et du « disparaît » qui a éveillé mon intérêt pour l'œuvre de DELEUZE principalement. Au-delà du thème lui-même qui aurait pu n'être qu'une option comme une autre, j'ai senti dans cette œuvre le souffle de la vie, sa puissance sans cesse et nécessairement affrontée à des limites. Sa richesse possible d'expression et de création en dépit, et en raison de sa finitude.

J'ai pris le risque de dire ce que j'ai compris de cette autre philosophie non spéculative, au contraire très réaliste, interrogeant en moi l'homme autant le praticien.

C'est la raison pour laquelle le premier chapitre de cette seconde partie a pour titre « la pensée vivante ».

8 C.E.R.F.I. : Centre d'Etudes, de Recherches et de Formation Institutionnelles

9 Je dois préalablement à cette démarche une mention particulière à Bachelard. J'appréciais de son œuvre la qualité poétique et ce que je comprenais comme un élargissement à la philosophie des horizons de la psychanalyse.

1 LA PENSÉE VIVANTE

Dans leurs conclusions d'examens, les psychologues praticiens, ceux du moins qui établissent des diagnostics, expriment en partie leurs résultats en termes d'aptitudes, surtout s'il s'agit d'évaluation du niveau intellectuel. Ils sont en cela en accord avec l'image traditionnelle de la pensée. Cette dernière correspond souvent aujourd'hui encore à l'exercice d'une faculté (ou d'un ensemble de facultés) à une pensée en quelque sorte naturelle possédant formellement le vrai.

Mais dès que la pensée interprète son objet comme une réalité en soi « elle lui assigne a priori la forme de l'identité pour pouvoir être connu, si bien que toute connaissance est déjà une reconnaissance »¹⁰. Sous cette forme la pensée reprend, redouble à un autre niveau, celui de la représentation, une réalité censée lui préexister.

Cette pensée que DELEUZE appelle « dogmatique » et qui passe tout au crible du même, est fortement préoccupée par la question des origines et des destinations, du fondement et de la transcendance. Dans la pratique elle se consacre essentiellement à la recherche de la bonne réponse et du résultat juste, ainsi qu'au dévoilement du sens caché des situations et des conduites concrètes. Pour DELEUZE un tel mode de pensée s'exerçant à partir de vérités premières est "théorématique" et son fonctionnement logique, rationnel, normatif.

La pensée dogmatique paraît aller de soi. En réalité, elle est fortement consensuelle. Elle exprime l'opinion la plus générale avec laquelle elle est en résonance et qu'elle conforte en retour. Sous cet angle, elle tend à s'imposer en tant que discipline et morale de l'esprit.

Pour DELEUZE au contraire, dans un monde qui ne nous a pas attendus et qui nous survivra, « on ne pense qu'au milieu », non par la simple mise en œuvre d'une faculté, mais à partir d'une rencontre qui pose problème ou qui déstabilise.

10 François ZOURABICHVU : DELEUZE - Une philosophie de l'événement. P.U.F. - 1994 (p 11).

« *L'essence d'une chose n'apparaît jamais au début, mais au milieu dans le courant de son développement, quand ses forces se sont afferemies* ». C'est que le monde n'a pas l'objectivité, la fiabilité, l'ordre et la cohérence que nous lui prêtons, il est hétérogène. Il en résulte que la pensée vivante est problématique et déroutante dans son cours. Elle s'exerce, non pas à partir d'un fondement, mais tout à l'opposé dans l'effondrement (DELEUZE dira dans l'effondrement) auquel correspond l'absence fondatrice. Ainsi, loin de découler de l'usage de facultés pré-adaptées à leur objet, elle constitue à la fois un paradoxe et un défi. Le problème qui l'engendre ne la laissant pas en repos, elle est confrontée selon une formule qui revient souvent sous la plume de DELEUZE « à l'impensable qui pourtant ne peut être que pensé ». Loin de ne s'exercer que dans la plénitude d'aptitudes prédéterminées « *elle ne se conquiert que dans l'état d'une pensée hors d'elle-même qui n'est absolument puissante qu'au point extrême de son impuissance* ». Ce n'est que lorsqu'elle perd l'arrogance née de ses fausses certitudes qu'elle est capable de nouveauté, la nouveauté n'étant pas nécessairement ici ce qui vient d'apparaître, mais ce qui interroge l'ordre établi.

L'ennemi de la pensée est moins le faux que le non-sens, moins l'erreur que le conformisme et l'absence de créativité. On a toujours opposé la bêtise à l'intelligence. Il faudrait, si l'on suit DELEUZE, considérer que la bêtise est une structure de la pensée comme telle, qu'elle n'est pas une manière de se tromper ; « *on connaît des pensées imbéciles, des discours imbéciles qui sont faits tout entiers de vérités, mais ces vérités sont basses...* », c'est-à-dire sans intérêt, sans nouveauté.

Que la pensée se génère à partir d'un effondrement ne signifie pas que le dilemme soit pour elle la transcendance ou le chaos. Le problème de la pensée n'est pas lié à l'essence des choses « *mais à l'évaluation de ce qui a de l'importance et de ce qui n'en a pas, à la répartition du singulier et du régulier, du remarquable et de l'ordinaire* »¹¹.

Penser c'est s'engager dans une forme de travail et d'aventure, c'est problématiser, parier, risquer, expérimenter. On voit que dans ces conditions, le devenir actif de la pensée, s'il suppose des aptitudes et des mécanismes opératoires, correspond avant toute utilisation instrumentale des facultés, à une disposition mentale, à un mode d'approche qui intéressent le psychisme dans son ensemble, ou mieux encore l'existence dans toutes ses dimensions, sous tous ses aspects, ce qui est du ressort de la philosophie autant que de la psychologie.

¹¹ Différence et répétition, P.U.F. 1996.

A partir de la manière dont elle affronte le chaos en y procédant à des coupes, en le travaillant ou en l'exploitant, DELEUZE et GUATTARI distinguent trois grandes modalités de la pensée :

* Le concept qui n'est pas l'idée générale et universelle n'est ni donné ni préformé, il a une histoire et un devenir. Il est produit et construit. Il résulte d'un problème auquel il tente de répondre, par exemple le concept d'autrui que j'adopte, est une réponse aux questions que pose pour moi la présence de l'autre.

Un concept en reprend, en recoupe, en retaille d'autres. Le propre du concept est à partir de zones de voisinage, de recouvrements partiels, de condensation, d'accumulation, de rendre ses composants inséparables en lui. Il est à la fois carrefour et hétérogenèse. Il n'est pas seulement idéal, les intensités qu'il recouvre restent vives dans ses diverses composantes. Il dit l'événement, non l'essence ou la chose. Par exemple, en ce sens, « *le concept d'un oiseau n'est pas son genre ou son espèce, mais la composition de ses postures, de ses couleurs et de ses chants...* ».

* Pour situer la pensée scientifique, c'est encore du chaos qu'il faut partir. Le chaos « *est un vide qui n'est pas un néant, mais un virtuel contenant toutes les particules possibles qui surgissent pour disparaître aussitôt.... C'est une vitesse infinie de naissance et d'évanouissement* »¹².

La pensée scientifique oppose au chaos des ralentissements, des constantes-limites et des cadrages externes. Ce qui était intensif devient extensif. Dans un état de choses rendu aussi objectif que possible se définissent des fonctions et des lois.

* La sensation ne vient pas en troisième rang, pas plus qu'elle aurait à occuper la première place. Il n'y a pas de hiérarchie dans cette tripartition. Simplement, compte tenu du peu d'intérêt qui lui a été porté dans la formation des psychologues au cours des dernières décennies, il convient de lui réserver un développement particulier. Avant d'y venir, on peut déjà dire que la vie réelle compose avec ces trois modes de pensée en tissant entre eux un réseau complexe et riche d'interférences.

Ce qu'éclaire cette analyse, c'est la genèse d'une pensée qui a sa source au cœur des choses, dans leur intimité, dans le rapport de l'intelligence au chaos. Il faut ajouter aussitôt que cette « pensée-

¹² Il est intéressant de noter que de son côté la science réévalue ses théories du vide. Le vide quantique n'est pas vraiment vide : il est par exemple le siège d'incessantes fluctuations énergétiques. Les énigmes du vide Sciences et Avenir N° 12 - Déc 1997.

nature » est indissociablement « pensée-esprit ».

On le voit en ce qu'elle interrompt le cours des choses, le remonte, le transforme, le contre-effectue et l'exprime. Comment alors ne pas parler du langage, lequel on le sait fait l'homme spécifiquement. Mais il y a lieu de s'interroger sur l'héritage de la linguistique structuraliste qui en a privilégié les formes figées au détriment de ce qu'il exprime de vie.

Les mots et les choses¹³, pour DELEUZE comme pour FOUCAULT ne sont pas des unités en correspondance simple, ils appartiennent à deux séries différentes et complexes : l'expression et le contenu. Du côté de l'expression, il y a des ensembles d'énoncés, du côté du contenu des états de choses. Ce qui compte, c'est l'articulation, l'agencement des deux séries indépendantes, et non ce que laisse entendre un nominalisme pour lequel le mot *serait*¹⁴ comme l'étiquette mise sur la chose et la faisant par-là exister, comme si un sujet "toujours déjà" constitué désignait des objets d'avance définis.

L'objet philosophique n'est pas une telle chose, c'est une « chose phénomène » qui n'a de sens que dans son rapport « *aux forces dont elle est le phénomène, et dont le statut est d'être un signe et de renvoyer à autre chose qu'à elle-même* ».

Sur le terrain de l'action médico-sociale, on sait bien que la pensée n'est pas simplement un ensemble de capacités s'appliquant aux choses objectivement, on sait *en particulier* que l'erreur dans les tests intellectuels va souvent dans le sens d'une sous-évaluation des aptitudes : « manque d'intérêt », « manque de motivation », « blocage », « refus », etc.

La pensée problématique est en effet puissance d'affrontement, volonté d'affirmation. La mentalisation est rapport au monde, production mentale, dans une violence que nous faisons aux choses pour reprendre une formule de FOUCAULT.

Depuis quelques années, il est beaucoup question de complexité. Ce n'est toutefois pas essentiellement d'une causalité plus étendue ou plus fine dont il est question ici. Il s'agit d'une autre image de la pensée et d'une autre conception de la rationalité.

Il existe bien d'une part, une évolution intellectuelle linéaire, celle que les échelles d'intelligence essaient de retracer. Mais la pensée est loin de se limiter à ses formes objectives de continuité et d'homogénéité. Autrement que par accident, elle procède par avancées, ruptures, « saut sur place », changement de direction et de dimensions, flexions, reversions, « involutions » autant de

¹³ Dans les pages qu'il consacre à FOUCAULT et à DELEUZE, ROGER.POL.DROIT souligne que s'il y a du savoir, c'est à partir de deux éléments purs, qui bien sûr ne sont jamais accessibles dans leur pureté : un « être-langage », grand murmure impersonnel où se découpent les énoncés, un « être-lumière » où se constituent les visibilités, conditions de possibilités du discours et de la perception. (La compagnie des philosophes. O. JACOB p.365).

¹⁴ (barré : ~~est~~)

processus qui déroutent les tentatives habituelles de saisie des phénomènes.

A vrai dire, on reste dans la rationalité, mais autrement que dans l'application traditionnelle des méthodes de raisonnement.

La pensée vivante ne s'organise pas pour l'essentiel comme un récit déroulant méthodiquement une suite d'enchaînements de causes à effets. « Les intensités qui la promeuvent enveloppent d'autres intensités, sont enveloppées par d'autres et communiquent toutes » (Différence et Répétition). Dans ces intensités, l'individu n'est nullement l'indivisible face à des objets bien délimités dans des situations stables, il ne cesse à certains niveaux de se diviser en changeant de nature sans se perdre à travers ses divisions qui sont autant de recompositions. DELEUZE souligne le caractère amplement inconscient de la pensée, le propos serait banal si l'accord était fait sur le sens du mot inconscient.

On connaît la formule LACAN : l'inconscient est structuré comme un langage. L'enfant naît dans un monde qui est essentiellement un monde de mots et de symboles. C'est à condition d'accéder à l'ordre symbolique et de devenir sujet qu'il trouve sa place dans les institutions sociales. C'est en philosophe autant qu'en clinicien que LACAN a développé sa théorie. Personnellement, j'y adhère dans ce qu'elle révèle et donne à comprendre. Mais je pense qu'elle était riche d'autres promesses et qu'elle est victime d'un formalisme culturel propre à l'époque où elle a été élaborée, ainsi que d'un effet de fascination des groupes qui l'ont adoptée et propagée.

Dans l'histoire de la pensée , Michel SERRES¹⁵ observe que « comme un iceberg qui se renverse, la mathématique, globalement a viré au début du siècle au formalisme ». Après ce renversement une sorte de raz-de-marée s'est produit, une ruée « logistique, axiomatique, formelle » a submergé les différents domaines de la culture. Il n'a été un moment question que de langues et de logiques. Pendant un demi siècle, le « référent oublié, méprisé, perdu n'a été autre que le monde lui-même »

... Et pourtant, « nous tous percevons le monde par les terminaux sensoriels et la peau, nous le dessinons de nos gestes, nous l'endurons et en jouissons, le transformons par le travail, le signifions par le langage, au moins le désignons par-là, le rêvons et le fantasmons par le mythe et la pathétique. Il existe un monde réel pour les groupes des éveillés même s'il est frangé de sommeil et de songe, même s'il est plongé dans la démence et la beauté. Ou plutôt le réel n'a jamais été que ce monde-là, concret, flottant, solide, fragile, précis et fondu, résistant ou sans prise ».

15 HERMES V Le passage du nord-ouest - Minuit 1985.

DELEUZE insiste sur le fait qu'avant tout le signe montre. Il enroule, enveloppe le sens, il est l'explication ou plutôt l'expression de ce qu'il implique. Toutefois, le signe-sens n'est jamais entièrement développé et fixé. Il surgit avec une puissance singulière dans les hiatus, dans les interstices de la représentation. Il fait pressentir, éprouver, il donne à voir des univers insoupçonnés entre les objets désignés, reconnus, et les significations explicites. Il faudrait donc prendre en compte en les distinguant, la signifiante et les significations, la signifiante opérant d'emblée en amont des significations. Pour J.L Nancy, il n'y a pas d'abord la signification « *Il y a cette limite, ce bord, ce contour, ce plan d'exposition* » où un centre de soi peut se concentrer ou se dilater, être traversé de passages de départages, peut fermer ou dégager de l'espace pour des interprétations¹⁶.

Loin d'être le produit d'une réflexion sereine, le signe s'engendre dans des mouvements « qui peuvent être terribles ». N'allant pas de soi, le phénomène suppose un rapport de forces dans lequel une force se définit elle-même par son pouvoir d'affecter d'autres forces et d'être affectée par d'autres forces. C'est donc en liaison étroite avec la sensibilité et l'affect que les forces induisent un mouvement. L'acte de penser n'est certes pas inconscient, mais il s'engendre inconsciemment, en deçà de la représentation. Il ne passe dans la conscience qu'à l'état impliqué. La pensée séparée, coupée de sa genèse est celle que nous avons appris à identifier comme faculté réflexive, abstraite et neutre. Les opérations à travers lesquelles nous distinguons les stades du développement ne sont pas des illusions, ce qu'elles authentifient c'est le monde transposé et logiquement structuré de la représentation. En fait la pensée opère sur ses limites, sur ses dehors. Le dehors de la pensée est, d'une part, le non représentable ou le dehors de la représentation, d'autre part, la consistance même du non représentable, le champ informel des relations¹⁷. Pour P. LEVY¹⁸ non plus la pensée vivante ne se réduit pas aux discours rationnels : « Il y a des pensées-corps, des pensées-affects...des pensées-mondes ». « La pensée qui se meut à l'interface entre l'imaginable et l'imaginé est productrice d'images, de signes, d'être-mentaux... ». L'expression « êtres-mentaux » est intéressante en raison même de ce qu'elle comporte de non délimité et d'indéfini. Terminons par ces formules ramassées de Deleuze et de Guattari : « Ce que la pensée revendique en droit, ce qu'elle sélectionne, c'est le mouvement infini ou le mouvement de l'infini. C'est lui qui constitue l'image de la pensée... C'est une réversibilité, un échange immédiat, perpétuel, instantané, un éclair. »¹⁹

16 CORPUS. Ed Metallé p23.

17 F. ZOURABICHVILI – p.47.

18 L'intelligence collective – La découverte / Poche 1997.

19 Qu'est-ce que la philosophie – p.40 et 41

2 L'ARBRE ET LE RHIZOME

Sources²⁰ et lois de la vie : deux points de vue sur la réalité à laquelle le psychologue est confronté quotidiennement. Or il me semble à travers ma formation et mon expérience que le psychologue, même (et surtout) s'il est psychothérapeute fonde aujourd'hui ses pratiques davantage sur les lois que sur les sources et courants de vie. Plus lui importe la place dans les structures que la teneur de l'existence, plus le positionnement dans les organisations formelles de la vie que sa qualité. Du moins, c'est dans ce sens que sa formation théorique tend, s'efforçant de faire valoir que du seul positionnement découlerait la qualité. Sous-jacente à cette culture professionnelle agit une assimilation de la vie à une dynamique trop simple de l'ordre et du désordre dans laquelle ce qu'on considère comme l'ordre doit avoir le dernier mot.

L'introduction de Mille Plateaux²¹ a pour titre : RHIZOME. Le rhizome pour les auteurs est une image de la pensée qui dans son fonctionnement s'oppose à la représentation arborescente qu'on en donne traditionnellement « on nous plante des arbres dans la tête : l'arbre de la vie, l'arbre du savoir... du pouvoir... » etc. « Tout le monde s'y repère et réclame des racines ». Pourtant la pensée n'est pas spontanément arborescente. Le cerveau avec le « saut » de chaque message au-dessus de la fente synaptique et son organisation comme système acentré et probabilitaire ne correspond pas à l'organisation hiérarchisée selon le mode généralement admis.

Autour de nous dans toutes sortes de domaines, l'organisation est celle du rhizome : bulbes, tubercules, meutes d'animaux, terriers, certaines villes sont plus rhizomatiques que d'autres, Amsterdam par exemple. Il y a des livres arborescents et des livres rhizomatiques. Les premiers abondent les seconds sont plus rares, parce que la culture privilégie les uns au détriment des autres.

Revenons sur les caractères principaux d'un rhizome : *« à la différence des arbres ou de leurs racines, le rhizome connecte un point quelconque avec un autre point quelconque, et chacun de ses traits ne renvoie pas nécessairement à des traits de même nature, il met en jeu des régimes de signes très différents et des états de non-signes. »*

Le rhizome ne se laisse pas ramener à l'un ni au multiple... Il n'est pas fait d'unités mais de

20 Le mot source ici n'évoque pas l'origine, le commencement mais l'émergence, le jaillissement.

21 Éditions de Minuit 1980.

dimensions, ou plutôt directions mouvantes. Il n'a pas de commencement ni de fin, mais toujours un milieu par lequel il pousse et déborde ». La multiplicité qui est essentiellement une circulation d'états change de nature en se divisant. Le milieu n'est pas une moyenne mais l'endroit où les choses prennent de la vitesse.

Un rhizome est fait de plateaux. DELEUZE et GUATTARI empruntent à Grégory BATESON le terme et le concept de plateau : « *une région d'intensité vibrant sur elle-même et qui se développe en évitant toute orientation sur un point culminant ou vers une fin extérieure* ».

Sur la circulation des intensités dans un monde hétérogène, des voix ont dans le passé tenté de se faire entendre, sans qu'on ait pu alors leur prêter attention. C'est ainsi que pour le philosophe Renouvier, l'univers que nous globalisons et unifions fait coexister des mondes dissemblables se définissant à chaque fois par un certain degré de dilatation en fonction de la teneur des pleins et des vides. « *Ainsi ce qui sera considéré comme vide, sur un plan, apparaîtra, sur un autre à la façon d'un intervalle démesuré, grouillant de vie, peuplé d'un foisonnement extraordinaire d'éléments dont le mouvement et les vitesses de prolifération nous sont totalement inconnus* ».

Il est important de préciser qu'il ne s'agit pas avec l'arbre et le rhizome d'un nouveau dualisme. Il n'y a pas à choisir : l'arbre ou le rhizome, le bon ou le mauvais. « *Il y a des nœuds d'arborescences dans les rhizomes, des poussées rhizomatiques dans les racines* »²². La réalité est faite de l'un et de l'autre. Pourtant il faut constater que l'arbre tend à s'imposer à la pensée comme un modèle transcendant dont on ne pourrait que tirer des calques. Quant au rhizome, il est la saisie du processus immanent qui trace des cartes à même le réel, en se propageant sans cesser de se rompre et de se reprendre.

Dans cette dynamique, DELEUZE n'a jamais prétendu se passer de l'unité. Au contraire, la nécessité d'une telle forme, à condition qu'elle soit ouverte, est ce qu'il soutient, comme en témoigne A. BADIOU dans l'ouvrage relatant leur correspondance²³.

Parce que nous avons besoin dans la vie quotidienne d'une représentation mentale simplifiée et cohérente, nous voyons communément le monde comme étalé, représenté régulièrement sous notre regard dans une distribution ordonnées de ses parties où chaque objet à un contour défini et une place précise en tant qu'élément dans un tout englobant.

Mais ni l'un ni le multiple ne peuvent séparément rendre compte du monde ; aussi Deleuze ne

22 Cité par Jean-Clet Martin - L'image Virtuelle - Edition KIME p. 84.

23 Alain BADIOU. DELEUZE. La Clameur de l'Être. Hachette 1997.

réfuse-t-il aucunement l'idée de système, à condition qu'il s'agisse de système ouvert. Le problème fondamental pour Deleuze selon Badiou n'est certes pas de libérer le multiple « c'est d'en plier la pensée à un concept renouvelé de l'Un ». Encore faut-il s'accorder sur ce qu'on entend par multiple et multiplicité. Deleuze insiste sur le fait que le multiple, dans le contexte de son œuvre n'est pas ce qu'on obtient en considérant ensemble plusieurs éléments individués, la multiplicité (plutôt que le multiple) n'est pas un concept essentiellement numérique. *« Ce ne sont ni les éléments ni les ensembles qui définissent la multiplicité. Ce que la définit c'est le ET comme quelque chose qui a lieu ENTRE les éléments ou les ensembles... l'étroit ruisseau qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre, mais les entraîne tous deux dans une évolution aparallèle ».*

On passe donc de l'adjectif multiple au substantif multiplicité. La multiplicité ainsi conçue dérouté et dérange notre rationalité, laquelle lorsqu'elle en a l'intuition cherche à l'assimiler à une gangue primitive, au mieux à une sorte de tissu conjonctif sans intérêt et sans noblesse.

Du côté des structures ou du côté des multiplicités les modes de liaison sont très différents. Les structures répondent à des conditions d'homogénéité, elles n'organisent que ce qui est de leur niveau et qui par avance peut leur appartenir, elles sont rigoureuses et restrictives dans cette exigence, leur mode de liaison est l'intégration. L'expression "structure familiale" telle qu'elle est généralement employée et significative de ce point de vue.

Tout autre est l'agencement dont la fonction est très importante dans le système Deleuzien. Il y a agencement lorsqu'une multiplicité comporte beaucoup de termes hétérogènes et qu'elle « établit des liaisons, des relations entre eux à travers des âges, des sexes, des règnes de natures "différentes" ». Avec l'agencement on n'est plus dans l'intégration, mais dans le co-fonctionnement, la sympathie, la symbiose. *« La sympathie ce sont des corps qui s'aiment ou se haïssent et chaque fois des populations en jeu, ce sont toujours des corps ou des corpus »*²⁴. Dans de très belles pages, DELEUZE montre qu'agencer c'est être "entre", sur la ligne de rencontre d'un monde intérieur et d'un monde extérieur. Agencer en ce sens ce n'est pas suivre sans entraves la pente de ses désirs, *« c'est extraire de l'amour toute possession, toute identification pour devenir capable d'aimer »*.nToutefois, il ne suffirait pas de caractériser l'agencement par la qualité de vie qui lui correspond, il faut tout autant le comprendre comme un opérateur dans un mode d'organisation de la vie mentale.

Ce qui dans les « expérimentations-vie » est agencé, entrecroisé, articulé dans un mode

24 Ce qui évoque le thème de l'ouvrage de J.L NANCY : CORPUS. Métallé. 2000.

d'insertion mutuelle, c'est d'une part des états de choses et des états de corps, d'autre part des « incorporels ». Ou pour le dire autrement des contenus et des expressions, de telle manière que le langage se trouve projeté dans les choses mêmes : *« les signes travaillent les choses elles-mêmes, en même temps que les choses s'étendent ou se déploient à travers les signes ».*

Dans le système deleuzien du rhizome, différents concepts s'appellent mutuellement, si bien que le multiple c'est aussi le « pli » . *« Le multiple ce n'est pas seulement ce qui a beaucoup de parties, mais ce qui est plié de beaucoup de façons... »*

Le point de vue est important puisque DELEUZE lui consacre tout un ouvrage renvoyant pour une large part à l'œuvre de LEIBNITZ²⁵. Revenons au fait que dans la pensée traditionnelle, nous prenons en considération de manière privilégiée des ensembles circonscrits, constitués d'éléments discrets, c'est-à-dire séparés. L'image du sable en grain correspond à l'idée que nous nous faisons souvent de la matière. En réalité la recherche du constituant dernier de la matière dans cette direction de pensée est une tâche sans fin, parce que tout est inflexion, pli, enveloppement et développement. L'inflexion est le véritable atome comme l'avait bien vu LEIBNITZ dans sa monadologie.

Mais il ne faudrait pas non plus donner du pli une image statique. Le pli c'est aussi la puissance, « l'acte du pli » et tout aussi bien l'acte du dépli, de la démultiplication.

S'il y a du génie dans le concept Leibnitzien d'inflexion et de pli, pour DELEUZE, quelque chose pourtant a changé dans la compréhension qu'on pourrait avoir aujourd'hui des monades. Le privilège de l'harmonie pré-établie qui faisait dire à LEIBNITZ que notre âme chante d'elle-même et spontanément en accords, ne peut plus être retenu. Dans la mesure où le monde est constitué de séries divergentes, les divergences n'ont pas à être nécessairement compensées. Au contraire, elles ont souvent à être affirmées parce qu'elles s'interpénètrent, se modifient et s'enrichissent dans des systèmes qui sont de captures plutôt que de clôtures.

Ce ne sont plus les accords qui expriment essentiellement notre monde. *« Nous découvrons de nouvelles manières de plier, mais nous restons leibnitzien parce qu'il s'agit toujours de plier, de déplier, replier ».*

Le monde de la représentation, du consensus, de la stabilité de la causalité linéaire n'est pas à nier, mais il n'est pas ontologiquement premier. Pour DELEUZE, il y a à la fois unicité et multiplicité dans un monde qui n'est ordonné qu'à sa propre ouverture, où une « chose » n'existe qu'en se

²⁵ Gilles Deleuze, *Le Pli*, Minuit 1988.

différenciant et n'a de soi que dans et par cet écartèlement. Nous retrouvons ici avec DELEUZE, l'éternel retour Nietzchéen en ce sens que la différence se répète mais en se différenciant toujours, devient dynamique et individuante dans un système où les différences passent les unes dans les autres, ce qui n'a rien à voir avec la banale observation de la récurrence de certains faits historiques ou de la vie quotidienne. Il s'agit ici de "choses" qui s'enroulent, se déroulent, s'impliquent, s'expliquent et aussi se compliquent, la complication étant une implication en soi-même, l'explication, une implication en autre chose. Monde paradoxal, où les paradoxes n'ont pas à être résolus dans la mesure où ils expriment des relations vitales et l'émergence de nouveautés entre des séries hétérogènes, entre des raisons de différents ordres. Il est vrai qu'on se situe alors dans une autre logique, une logique de l'expression, l'expression n'étant pas la simple extériorisation d'une subjectivité supposée première. Ce serait plutôt le contraire selon ZOURARIBHVILI²⁶. *« La conception deleuzienne de la subjectivité repose sur l'idée d'un dedans du dehors, d'une intériorisation de l'extérieur... »*.

C'est sur ce mode d'expression que les corps sont des signes. Ils ne perdent leur potentiel sémiotique dans la représentation que lorsque cette dernière les sépare de ce qu'ils « peuvent ».

Entre l'intérieur et l'extérieur court une sorte de ligne toujours ouverte. Si nous poussons plus loin l'étude de l'implication réciproque des différences, nous constatons qu'aucune « différence-dimension » n'occupe une position centrale puisque chacune revient dans toutes les autres et fait revenir. Le jeu de la différence dessine une « ligne de fuite », une « ligne abstraite ». Abstrait dans cette analyse ne s'oppose pas à concret le terme renvoie à « incorporel ». L'incorporel c'est l'esprit tel que le conçoit DELEUZE : *« L'esprit est la sensibilité même ou l'affect... il émerge à la surface des corps... il est l'événement dans ce qui arrive... De l'esprit on ne dira pas qu'il existe, mais qu'il insiste à la limite des corps (et du cerveau) qu'il hante une pure surface, éminemment fragile »*.

²⁷Dans le langage contemporain, parler d'interfaces à la suite des informaticiens c'est aussi parler des multiplicités. De quoi est faite une interface : d'autres interfaces ou d'anciennes surfaces compilées, agglomérées, brassées, insérées les unes dans les autres, prêtes à surgir après métamorphose²⁸.

26 Francis Zourabichvili, Deleuze, une philosophie de l'événement, PUF.

27 À souligner chez J.L. Nancy « il n'y a pas à parler de corps et de pensée à part l'un de l'autre, comme s'ils pouvaient avoir quelque substance chacun pour soi : ils ne sont que le toucher l'un de l'autre, la touche de leur effraction l'un par l'autre et l'un en l'autre. Cette touche est la limite, l'espacement de l'existence. Pour autant elle a un nom, elle s'appelle « joie – douleur ou peine »

28 Pierre Levy. L'intelligence collective. La Découverte 1997.

3 LE DEVENIR SENSIBLE

La sensation n'a pas bonne presse dans la psychologie contemporaine. L'intérêt porté à la bonne forme des choses, à l'ordre dans les phénomènes, à la structure ainsi qu'aux nécessaires mécanismes de distanciation et de sublimation, fait qu'elle évoque bien souvent l'émotionnel, l'affectif, l'infantile, l'archaïque.

Toute une tradition philosophique qui remonte à PLATON fait de l'image un double de la réalité, double dégradé, non fidèle, attirant et trompeur. Le mythe de Narcisse et les observations minutieuses des psychologues sur la fascination de l'enfant par son image dans le miroir nous confortent dans l'idée que l'homme est volontiers captif des simulacres.

Seules peuvent être admises par l'opinion les images qui constituent une bonne copie de la réalité et qui renvoient à un modèle qui leur est extérieur. L'image est une servante qui ne doit pas sortir de son rôle.

Au-delà de l'image, c'est toute la sensorialité qui est suspecte. Les artistes ont avant les psychologues, réagi contre une représentation de la réalité excessivement formelle et transcendant ses objets. Pour Cézanne par exemple, « *dans la couleur la vie éclate* » tandis que « *la ligne lie, enferme les tons* ».

Nous l'avons vu, loin d'être un pathos encombrant, la sensation est chez DELEUZE, considérée comme un mode de pensée au même titre que le concept pour la philosophie ou que la définition de lois pour la science. La sensation n'a pas pour fonction d'être un témoignage superficiel d'un monde déjà là. « *On n'est pas dans le monde, on devient avec le monde, on devient en le contemplant. Tout est vision, devenir* »²⁹ p. 160.

Mais DELEUZE ne donne pas au mot contemplation le sens qu'il a généralement en philosophie. « Les contemplations sont les choses elles-mêmes dans la création de leurs propres concepts. » En ce sens, sa philosophie n'est pas contemplative.

29 G.DELEUZE - F.GUATTARI - Qu'est-ce que la philosophie. Ed. de Minuit 1991.

A la rencontre des choses et de la pensée, un travail s'effectue, une transformation s'opère, la sensation est l'effet spécifique d'une expérience qu'elle soustrait à l'éphémère. La sensation fait durer ce qui serait évanescant en donnant à vivre quelque chose d'essentiel.

Le but de l'art, et en ce sens nous sommes tous artistes, « avec les moyens du matériau, c'est d'arracher le percept aux perceptions d'objet et aux états du sujet percevant, d'arracher l'affect aux affections comme passage d'un état à un autre. Extraire un bloc de sensation, un pur être de sensation »³⁰. P. 158.

Il est important de distinguer, d'une part percept et perception, d'autre par affect et affection. Le percept est ce que rend sensible des forces invisibles (forces d'explosion, d'expansion, de germination) dans la perception constituée, les percepts sont des paquets de sensations et de relations qui survivent à celui qui les éprouve. L'affect est ce qui nous touche avant que nous rapportions des affections à des objets ou à des personnes. « Ce ne sont pas des sentiments, ce sont des devenirs qui débordent celui qui passe par eux, il devient autre ».

La sensation, dit encore DELEUZE, est la vibration contrastée devenue qualité-variété.

Loin d'être passive, la sensation est vibration, différence d'intensité, elle est aussi étreinte corps-à-corps « lorsque deux sensations résonnent l'une dans l'autre », elle est encore retrait division, distension « lorsque deux sensations s'écartent, se desserrent mais pour ne plus être réunies que par la lumière, l'air ou le vide, l'air ou le vide qui s'enfoncent entre elles ou en elles comme un coin, à la fois si dense et si léger qu'il s'étend en tout sens à mesure que la distance croît et forme un bloc qui n'a plus besoin d'aucun soutien ».

Il y a une fausse évidence de la vision consciente et des données des sens en général parce que le sentir n'est pas enregistrement passif de ce qui est, simple reflet des choses, mais devenir sensible, dynamisme, production originale. Ce qui simplement est, à l'état brut, serait invisible parce que chaotique, informe et confus.

La nomination des couleurs par exemple qui nous paraît aller de soi suppose toute une élaboration oubliée.

Jacques LE RIDER³¹ montre comment « la couleur qui se répand dans l'écriture de Rimbaud à partir du Bateau ivre change de qualité. Elle délivre la sensation de ses codages linguistiques et symboliques. Comme par exemple dans "j'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies..." ».

30 G.DELEUZE - F.GUATTARI - Qu'est-ce que la philosophie. Ed. de Minuit 1991. Les couleurs et les mots. P.U.F, 1997.

31 Les couleurs et les mots. P.U.F, 1997.

... « *Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs* ». Pour J. LE RIDER « *les couleurs propres de la vie se foncent, dansent et se dégagent autour de la vision* ».

La vision n'est pas simple photographie d'une réalité étalée devant un objectif et une remarque semblable vaudrait pour les autres sens.

Il faut bien que d'une certaine manière l'œil soit déjà dans les choses, et le personnage dans le paysage pour que nous puissions être des voyants et des devenants.

La phénoménologie elle-même nous a guidée dans cette direction. « *Il y a ramification de mon corps et ramification du monde et correspondance de son dedans et de mon dehors, de mon dedans et de son dehors* » MERLEAU-PONTY³².

Les arts se sont peu à peu libérés de l'obligation de décrire ou de représenter le réel. L'art est création, nécessairement fabulation créatrice, ce qui n'a rien à voir avec le fantasme. Déjà les grands peintres figuratifs avaient le génie de faire sentir à même la figure classique, ordonnée cohérente généralement pacifiée « la puissance d'un fond capable de dissoudre les forme » et de nous entraîner dans d'étranges devenirs.

« *Le devenir sensible est l'acte par lequel quelque chose ou quelqu'un ne cesse de devenir autre, en continuant d'être ce qu'il est. Le devenir suppose au moins deux termes, ce n'est pas que l'un imite l'autre ou se transforme en l'autre, mais que quelque chose passe entre eux, de l'un à l'autre dans une étreinte de deux sensations sans ressemblance, ou au contraire dans l'éloignement d'une lumière qui capte les deux dans un même reflet* »...

« *Seule la vie crée de telles zones où tourbillonnent les vivants, et seul l'art peu atteindre et y pénétrer dans son entreprise de co-création* »^{33, 34}.

Sur la question de la sensorialité et du langage, je rapporte personnellement une observation prise sur le vif dans la vie courante. Un enfant vient d'apprendre le mot « orpailleur », il aime à le répéter, il le sent, le goûte, en écoute la musique, le retourne dans tous les sens, et associe à haute voix : « l'or, la paille, la paille aussi ça brille, c'est un peu comme de l'or. Orpailleur c'est un joli mot, ça sonne bien. Cela fait penser à la ruée vers l'or, au travail les pieds dans l'eau dans les paysages sauvages »...

32 Le visible et l'invisible.

33 (Barré : *Qu'est-ce que la philosophie*, p. 164.) Bien que pensé à une toute autre source, celle de la culture chinoise, pour l'essentiel le contenu du très intéressant ouvrage de François JULLIEN : « La grande image n'a pas de forme » rejoint ces notions.

34 *Qu'est-ce que la philosophie*, p. 164.

Parler ce n'est jamais voir selon la formule de BLANCHOT reprise par FOUCAULT. Pourtant ce non-rapport est aussi un rapport sans que cela constitue une contradiction.

Entre les figures et le texte, il y a entrecroisements continuels, insinuations, corps-à-corps, étreintes, stratégies, si bien que ce rapport d'hétérogénéité « ouvre la parole et la vue à un exercice supérieur » à la fois de l'ordre de la pensée et de l'existence esthétique, de la poésie.

À propos de la littérature, chaque véritable écrivain est selon DELEUZE « obligé de faire sa langue », de porter le langage « à une limite, à un dehors ou un envers consistant en version et en auditions qui ne sont plus d'aucune langue ... C'est le passage de la vie dans le langage qui constitue les idées ». Qu'est-ce que la philosophie, p.16

On peut rapprocher de ces lignes celles écrites par Roger. Pol. DROIT. « Les versions et les auditions les plus particulières adviennent hors les mots. Ces perceptions-limites ne sont malgré tout pas étrangère à l'horizon des êtres parlants. Elles n'ont pas lieu dans un monde mutique. Leur existence est au contraire rendue possible par celle du langage. Elles adviennent dans ce dehors constitué par la fait même qu'il y a langage ».

FOUCAULT et DELEUZE soulignent l'un et l'autre qu'un énoncé mord sur des univers différents et que le rapport qui s'établit entre eux n'est pas neutre. Il faut ajouter que les énoncés et les visibilitées sont aussi des pratiques soumises à des conditions historiques et sociales. A ce titre, ce sont des historicités, des strates, ainsi que des tentatives d'échapper à ce qui tend à renforcer les stratifications. Toute une lutte culturelle et sociale s'y manifeste dans la mesure où pour FOUCAULT, comme pour DELEUZE « penser c'est arriver au non-stratifié » ce qui ne veut pas dire s'extraire de la réalité, mais être capable de faire l'expérience des limites, des tangentes, des lignes de fuite, des déterritorialisations.

S'il est question de la sensation dans toute l'œuvre de DELEUZE, l'ouvrage sur Francis BACON s'y consacre essentiellement avec pour titre précisément : « logique de la sensation ».

L'analyse qui y est conduite montre comment le peintre « se propose directement de dégager les présences sous la représentation, et par delà la représentation. Le peintre ne cherche pas à illustrer ou à raconter, il fait l'expérience de la sensation en tant que réalité intensive. F. Bacon rend compte par la couleur et par le trait de la réalité vivante du corps, des différents niveaux d'expression tels qu'ils surgissent, hétérogènes et entremêlés. Figures reconnaissables mais ployées, tordues, meurtries, amputées, essences vagues et irrationnelles chevauchant plusieurs degrés et modalités de

l'expression. »

Au même titre que Bacon est proclamé un des plus grands coloristes. Lawrence d'Arabie est considéré comme un des plus grands paysagistes de la littérature [contemporaine](#). Idée, lumière, espace se génèrent ensemble dans le désert parcouru par Lawrence. La vision y devient le paysage de l'esprit. La couleur y est mouvement « déviation, déplacement glissement, obliquité, non moins que le trait ». Tous deux, la couleur et le trait, naissent ensemble et se fondent.

On peut au moins dire avec DELEUZE que l'image est une catégorie mixte et déconcertante à mi-chemin, du concret et de l'abstrait, du réel et du pensé, du sensible et de l'intelligible. Elle permet d'intérioriser le monde et de le conserver, mais aussi de le faire varier, de le transformer jusqu'à en produire une fiction³⁵.

Pour DAGOGNET l'image n'exprime pas simplement le visible, mais les « drames de la profondeur ». Elle se donne comme dépassement ou métamorphose. Si elle suppose des expériences perceptives bien définies, elle se déploie dans un espace et dans un temps nouveaux proposant une vie au second degré.

La place des images dans les tests est bien connue, test de niveaux et tests projectifs. Celle du dessin également. « Dessine moi un bonhomme. » « Dessine moi un arbre... » L'enfant exprime tout à la fois le monde tel qu'il le sent le voit, et tel qu'il agit sur lui. Il n'y a plus à démontrer l'intérêt aussi bien thérapeutique que diagnostique quelque soit l'âge du sujet, des images, du dessin, de la peinture. Mais on sait bien que, généralement, lorsque la pensée de l'enfant devient logique, rationnelle, objective au sens où l'on entend ces mots habituellement, le dessin s'appauvrit en devenant conventionnel.

Dans l'infinie variété des images, il y a des typologies possibles et des lignes générales d'évolution.

C'est en philosophe que DELEUZE étudie le cinéma domaine où se retrouve nécessairement le rapport des hommes au monde de l'image. La référence principale est ici BERGSON avec la distinction fondamentale entre image-mouvement et image temps.

« L'image mouvement constitue le temps sous sa forme empirique, le cours du temps, un

³⁵ « Les images ne sont pas des semblants ... c'est la mise au monde, la mise au bord, la mise en gloire de la limite et de l'éclat. » J.L. ANCY CORPUS 104.

*présent successif suivant un rapport extrinsèque de l'avant et de l'après.*³⁶ » (p. 354). A cette forme d'image correspond le cinéma dit d'action, celui que nous comprenons le plus spontanément parce qu'il s'organise selon un ordre classique : les personnages réagissent à des situations qui s'enchaînent conformément à la causalité linéaire propre à la narration. L'image se soumet au cours du temps suivant un schéma sensori-moteur.

C'est le dépassement du schéma sensori-moteur qui donne naissance au cinéma moderne dans la période d'après guerre, lorsque les événements désorientent les hommes et que dans le film les personnages ne comprenant plus les situations dans lesquelles ils se trouvent, ne savent plus comment réagir. L'enchaînement des séquences est alors suspendu, rompu, et dans ce suspens, dans cette déchirure l'image entrant dans un autre rapport au temps, révèle une puissance qu'on ne lui connaissait pas.

Loin d'être passive, l'image temps est créatrice et donne au cinéma ses lettres de noblesse. « C'est un cinéma de voyant »³⁷.

DELEUZE analyse à partir de nombreux films, de manière précise et approfondie ce qui se passe lorsque l'image, coupée de son prolongement moteur, en quelque sorte tourne sur elle-même, entre en travail avec elle-même et exprime un rapport entre ce qui en elle est à la fois virtuel et actuel. Cette flexion, cette reversion, ce retournement sur soi, ce changement sur place, caractérisent le temps pur, le temps « hors de ses gonds » qui se libère de sa soumission à l'espace et au schéma sensori-moteur³⁸.

Dans cette cristallisation « *il y a formation d'une image biface, actuelle et virtuelle* ».

Mais le cinéma n'est pas qu'imaginé. Paroles, musique et images interfèrent, se relancent et s'enrichissent. Le rapport entre dehors et dedans se complique. Indépendant des distances, l'acte de parole fait monter l'événement dans une « *ascension spirituelle* » tandis qu'en dedans ce dernier s'enfonce dans des couches stratigraphiques « *comme un feu souterrain toujours recouvert* ». (Image-temps p. 364).

36 Gilles Deleuze, cinéma 2, l'image-temps, Minuit, 1985.

37 « L'image désigne chez W. BENJAMIN toute autre chose qu'une imagerie. L'image est d'abord un "cristal-temps", la forme construite et flamboyante tout à la fois d'un choc fulgurant ou l'Autrefois ... rencontre le maintenant, dans un éclair pour former une constellation ». DIDI-HUBERMAN. *Devant le temps*. Minuit 2000, p. 241.

38 M. SERRES voit l'organisme comme une « gerbe de temps », un « bouquet de temps. » Monté sur un échangeur temporel autant que spatial, l'organisme peut-être à la fois multitemporel et synchrone.

Aujourd'hui le cinéma fait partie de la vie courante, nous l'avons même, élevé au rang de septième art, la polémique n'a plus pour objet la valeur en soi de l'image cinématographique, mais l'usage qu'on en fait et sa qualité.

On ne peut pas en dire autant de la télévision, ni de l'image numérique, l'opposition y reste tranchée entre les défenseurs et les détracteurs, débat qui recoupe celui des images et des mots, comme s'il s'agissait de deux mondes exclusifs l'un de l'autre, ne se relançant pas sans cesse.

Dans cette polémique passionnée on peut se demander si on ne confond pas les qualités propres de ces nouvelles technologies et l'orientation imposée à leur développement par l'exploitation commerciale qui en est faite.

On ne peut nier que ces images facilitent une attitude de réceptivité passive, mais le principal grief qui leur est fait est de remplacer la réalité par la fiction surtout dans le cas de l'image virtuelle. Bien que l'image numérique soit techniquement différente de l'image cinématographique, l'analyse montre que les processus qu'elle met en jeu passent par une reversion semblable à celle de l'image-temps. Elle captive parce qu'elle touche des mécanismes fondamentaux de la vie psychique. Elle a la capacité d'embellir (ou d'enlaidir) la réalité dans des conditions telles qu'elle permet un voyage au cœur des phénomènes. Voyage jusqu'à présent réservé à des initiés, aux artistes en particulier.

L'éveil de cette capacité d'art obscure et condensée dépend dans une large mesure de la volonté des promoteurs de faire passer ou non l'esthétique avant l'utilitarisme et la rentabilité économique.

Pour J.C. MARTIN³⁹, l'image virtuelle est bien création de réalité. Elle ne copie par le réel. Elle est davantage une invagination, une immersion dans l'ordre du visible. N'enregistrant que la trace d'un objet extérieur, elle se définit plutôt « *comme une production qui se suffit à elle-même, totalement immanente à sa constitution propre* ». C'est du moins à cette qualité qu'elle doit s'efforcer d'atteindre.

J.C. MARTIN considère comme DELEUZE que virtuel s'oppose à actuel, et non à réel, c'est-à-dire que le virtuel est du réel non actualisé⁴⁰. Mais il faut en revanche, selon lui, faire la différence entre ce qui est actuel et qui relevant de la perception trouve sa place dans la solidité de l'espace externe : « le site », et les points de vue qui s'empilent et s'enveloppent en un « lieu ». C'est dans

39 J.C. Martin, l'image virtuelle, Kime 1996.

40 « Penser renvoie à la force qui, dans l'homme explore et expose le virtuel jusqu'au fond de ses répétitions. » dans Gilles DELEUZE.

l'esprit que les points de vue se superposent et s'enlacent.

Si le monde n'était pour l'homme que celui de la représentation, il serait selon J. C. MARTIN bien pauvre. L'image numérique lorsqu'elle ne se complaît pas dans le trivial prouve qu'elle est création beaucoup plus que restitution d'un modèle. Bien que soumise aux exigences d'un logiciel, survient au cours⁴¹ de sa genèse, « *un moment sublime ou s'opère l'hybridation entre des systèmes hétérogènes dont l'assemblage délivre un événement important... une capture, une mutation capable d'animer une composition qui se met à vivre en elle-même, comme si une chose se mettait à danser toute seule* ». (P. 108).

Il faut bien admettre que les images n'ont pas toutes le même dynamisme ni la même qualité expressive, certaines trop usées sont devenues banales, d'autres se sont toujours tenues trop près du modèle qui les a initiées et sont peu inventives. Mais résultant d'une élaboration complexe, et largement inconsciente, elles racontent peu [ou quelque chose des drames](#).

On doit à D. ANZIEU le concept de « MOI-PEAU », ce moi-peau pré-œdipien étant une expérience à la frontière entre deux corps en symbiose. Dans une histoire de « LA FOLIE du VOIR » Christine BUCI-GLUCKMANN considère qu'à l'époque contemporaine, l'image virtuelle par sa prolifération, en envahissant, l'espace-temps donne lieu à la création d'une sorte de « moi-toile » dont l'enveloppe est immatérielle et projective. Chaque époque prend des risques et court des dangers. E, ce qui concerne la notre, la menace de perte du réel si fréquemment dénoncée n'est pas sans fondement. Mais chaque époque produit aussi des métamorphoses, crée des ouvertures et provoque des avancées nouvelles.

Pour C. BUCI-GLUCKMANN : « Image-flux ou image fugace et furtive, le virtuel est une réalité tissée d'illusions qui peuvent ré-enchanter le monde de ses poétiques et de tous ses lointains intérieurs. »⁴²

Il est vrai que nous recherchons inconsciemment à travers les phénomènes de la perception-apparition, la révélation d'états-limites, dans une expérience intense d'éblouissement et de sidération, dans une conscience des choses et de leur univers d'étrangeté.

41 (barré : moment)

42 C. BUCI-GLUCKMANN : La folie du voir. Une esthétique du virtuel. GALILÉE. 2000.

4 DÉSIR ET PLAISIR

Il faut bien s'attendre à ce qu'aucun schéma, aucune figure ne puisse représenter de manière simple l'organisation mentale. DELEUZE s'est servi du modèle de la topologie pour essayer toutefois d'en rendre compte.

M. SERRES présentait un jour la topologie de manière familière et accessible aux non initiés, dont je suis, dans les termes suivants : une feuille de papier intacte matérialise une figure euclidienne, froissée dans le creux de la main, elle donne une idée de ce qu'est une topologie. Mais il manque à cette représentation, les forces et les flux qui constitueraient son dynamisme. L'échangeur routier est une autre image qui rend sensible ce dynamisme. G. SIMONDON⁴³, de son côté, insiste sur le fait que tout le contenu de l'espace intérieur est topologiquement en contact avec le contenu de l'espace extérieur sur les limites du vivant. En ce sens, il n'y a pas de distance en topologie ou tout est en contact possible avec tout. [Alors que la topologie définit les lieux, la topologie traite de la déformation des figures et des espaces. Le mathématicien R. THOM désigne par ce terme la réunion des ensembles ouverts dans un espace⁴⁴.](#)

Sous un autre angle DELEUZE distingue deux plans d'organisation ou plutôt d'existence : un plan de transcendance, et un plan d'immanence.

- 1 Le plan de transcendance : c'est celui que nous reconnaissons le plus facilement. DELEUZE l'appelle aussi plan d'organisation parce qu'il concerne à la fois le développement des formes et la formation des sujets. Il est structural et génétique. Il vise l'éducation des sujets et leur intégration au sein de la collectivité. Il est dit « plan de transcendance » parce qu'il dispose d'une dimension cachée, en ce sens qu'il dépend d'une instance en retrait, qui le surplombe, qui le domine et commande ses orientations et ses choix. Un tel plan est celui de la Loi. Globalement, il caractérise la société occidentale avec son système de valeurs et de normes.

43 G. SIMONDON. *L'individu et sa genèse physico-biologique*. P.U.F 1964

44 Peut-être le concept de topologie au regard de la réalité psychique est-il encore trop simple, puisque DELEUZE préfère parfois parler de « transduction d'état intensifs ». Sur le même thème, J.L NANCY utilise parfois l'expression géographes des multiplicités, cette géographie prenant en compte les effets de l'histoire, du milieu, de la culture.

On y reconnaîtra plus spécialement le cadre conceptuel de la psychanalyse lacanienne. Dans cette perspective, la psychanalyse lacanienne, selon DELEUZE, loin de résister à l'ordre dominant prend la relève des anciens dispositifs d'assujettissement des hommes, avec « *la loi constituante au cœur du désir, le phallus comme signifiant ultime, le désir constitué comme manque... l'étrange culture de la mort...* »⁴⁵ Une philosophie de la transcendance qui fait de l'ordre symbolique un corpus suffisant par lui-même.

- 2 Le plan d'immanence : "*Il se fait tout seul, mais sachez le voir*". Ce plan est celui des mouvements et des repos, des vitesses et des lenteurs, des affectss et des intensités. Sur ce plan qui est celui de la vie jaillissante il n'y pas de formes définies, mais des individuations dynamiques sans sujet, des « hecçités ». Les hecçités sont seulement des degrés de puissance qui se composent, auxquels correspond un pouvoir d'affecter et d'être affecté.

Transcendance et immanence sont dans un rapport de présupposition, réciproque, ce qui exclut que nous ayons à nous situer uniquement sur l'un ou l'autre plan. Nous ne devons justement pas nous laisser enfermer dans de faux dilemmes : la transcendance ou le chaos, être sujet ou n'être rien, dilemmes qui sont le propre d'une culture où le désir se conçoit comme un pont jeté entre un sujet et un objet.

Loin de supposer un sujet, le désir ne peut être atteint qu'au point où quelqu'un est capable de se dessaisir du pouvoir de dire je, pour dépasser ce pouvoir.

Dans le langage c'est le sujet qui dit "je" mais la langue exprime d'autres expériences par le moyen de l'infinitif : grandir, devenir, aimer... ne sont pas des indifférenciés, mais des processus, des événements. C'est pourquoi pour DELEUZE, le plan d'immanence est aussi dit "de consistance", il "ordine", compose, donne de la fermeté à des composantes sans lesquelles aucune organisation ne serait possible.

Le plan d'immanence est encore sous un autre angle appelé « corps sans organes »⁴⁶, dans la mesure où il est celui d'une vie non strictement définie par le fonctionnement du corps organique. En effet la vie dépasse les limites du corps objectif. Elle se perpétue alors que les organismes meurent.

Le plan d'immanence comporte des vides et des déserts. Ces derniers font pleinement partie du champ du désir, loin d'y creuser un manque quelconque.

45 Gilbert Deleuze, Claude Parnet, Dialogues, Flammarion 1977, p108

46 Plateau n°6. [Comment faire un corps sans organes.](#)

« *On ne fait pas un désir avec des non-vouloir* ». C'est l'illusion née de la suffisance du je qui produit le manque. Le désir est immanent au plan qui ne lui préexiste pas, et qui en ce sens « se fait tout seul ».

Pourtant, « sachez le voir » veut dire : prenez en conscience et soyez actifs. Le plan « il faut le tracer », prenez vos responsabilités, vos chances et vos risques. Vivre authentiquement loin de s'en remettre aux autres et au destin, c'est lutter, initier, choisir, entreprendre, créer, bien souvent en résistant à l'opinion et à ce qu'elle nous propose de prêt à porter doctrinal ou moral.

Le maintien dans l'immanence suppose à la fois l'acceptation de ce monde-ci et la contre-effectuation de ses conditions de nature. Le chaos n'est pas inerte ou stationnaire, il tend à défaire dans l'infini toute consistance, non sans qu'il comporte un « anti-chaos objectif » sans lequel rien n'existerait. Tracer le plan d'immanence c'est utiliser les forces mêmes du chaos, les détourner dans une sorte d'expérimentation tâtonnante, les recouper, les ralentir et les rassembler comme dans un crible, ce que la pensée est capable de faire. Ainsi s'acquiert une consistance sans que se perde « l'infini dans lequel la pensée plonge ».

Cela m'évoque personnellement l'affairement de l'homme édifiant des biefs sur les rivières et utilisant le courant pour des productions spécifiques, à la fois industrie et mode d'existence.

Dans le domaine de la pensée, s'il faut de la rigueur et de la hardiesse pour « retailler » ou créer des concepts, il faut tout un « athlétisme affectif » pour s'extraire de la représentation et en remonter le cours jusqu'au percept et à l'affect.

La philosophie de Deleuze est une philosophie du désir, même lorsqu'il n'en est pas explicitement question, lorsqu'elle traite de la joie plus fondamentalement que du plaisir⁴⁷. Sur ce dernier point DELEUZE juge parfois nécessaire de dénoncer des contre-sens fréquents.

« *Certainement le plaisir est agréable, certainement nous y tendons de toutes nos forces. Mais sous la forme la plus aimable ou la plus indispensable, il vient interrompre le processus du désir comme constitution du champ d'immanence* ». Ce qui est dénoncé c'est le culte du plaisir et la conception du plaisir comme « plaisir décharge », sous tendus l'un et l'autre par une peur, ou par une haine du désir. « *C'est quand on continue de rapporter le désir au plaisir, à un plaisir à obtenir qu'on s'aperçoit du même coup qu'il manque essentiellement de quelque chose* ».

47 « C'est cette joie qui distribuera les intensités de plaisir et les empêchera d'être pénétrés d'angoisses, de honte, de culpabilité. » Mille Plateaux, p. 192.

Quant à la volupté qui n'est pas non plus le plaisir décharge, elle serait une expérience pure des qualités intensives.

Le désir est joie plus authentiquement que le plaisir, ce qui ne renvoie pas à un état de nature. Au contraire comme nous l'avons vu, il faut beaucoup d'artifices « pour conjurer le manque extérieur, le transcendant supérieur, l'extérieur apparent ». Bien que se tenant à l'opposé de toute moralisation culpabilisante, DELEUZE et GUATTARI font l'éloge de la sobriété comme style de vie, ce qui ne justifie pas⁴⁸ l'accusation d'hédonisme dont ils font parfois l'objet⁴⁹.

Mais ce n'est pas réduire l'importance de la sexualité que de dire qu'elle est un flux parmi d'autres, pour la simple raison qu'il n'y a pas de flux exclusif, au contraire, toujours des zones de voisinage et des agencements de désir. C'est ce que voulait faire valoir le vocable « machines désirantes » remplacé ultérieurement par « agencements ».

Pour J.L. Nancy, sexe « c'est le non-éclat du corps ».

... « Un corps indistinct/distinct, indiscret/discret est le corps-éclat sexué, glissé d'un corps à l'autre jusqu'à l'intimité éclatante en effet de la limite où ils touchent leur écarts. » (CORPUS)

La sexualité ne tient pas dans les limites d'un appareil binaire de type masculin/féminin ou homo/hétérosexuel. Elle est plus large et plus riche. Plus elle y parvient, plus elle est « inventive et émerveillée ». Son développement suppose pour Deleuze, ainsi que son expression, une conjugaison avec d'autres flux.

« Il y a une joie immense au désir comme s'il se remplissait de soi-même et de ses contemplations. » (Milles Plateaux, p.112)

La sexualité ne se réduit pas davantage à la filiation. Elle n'est pas non plus ce qui échapperait fâcheusement à la reproduction de l'espèce. Elle est surtout l'expression de devenir dans des inter-règles. Nous savons nous dit encore Deleuze « qu'entre un homme et une femme beaucoup d'êtres passent, qui viennent d'autres mondes ... et ne se laissent pas comprendre en terme de production, mais seulement de devenir. »

Ce sont aussi ces devenir, ces inter-règles, ces êtres qui passent ... Qui constituent la réponse à la fameuse coupure dans la sexualité entre ce qui est réputé soit physique soit affectif.

Les considérations qui précèdent ne contredisent pas le fait qu'il y a dans la sexualité une part qui lui est originellement étrangère, ce qui est en rapport avec le concept freudien de construction ainsi qu'avec ceux de « dehors », d'« écarts », de « différences » chez les philosophes cités dans ces pages. Dans cet « être différenciant », le désir est pour DELEUZE « puissance formatrice, créatrice, surabondance. »

48 (barré : correspond pas au reproche)

49 (barré qui leur est parfois reproché)

5 L'ÉVÉNEMENT

Nous l'avons vu, avec Deleuze nous sommes constamment, sous une forme ou sous une autre dans la contre-effectuation. Mais c'est l'analyse de l'événement qui le fait apparaître le plus remarquablement.

Ce n'est pas de l'événement bruyant, sensationnel que les médias exploitent dont il s'agit ici.

L'événement proprement dit est ce qui arrive, ce qui vient et qui surprend en tant qu'une intensité commence à se distinguer d'une autre intensité. L'événement est paradoxal. Il est d'une part pris dans son effectivité, dans ce qui se produit et de fait s'effectue en lui, alors que d'autre part il reste un « se distinguer » ce qui lui confère une autre dimension. Il est une venue au plutôt un « venir » (Jean Luc NANCY).

Si on prend par exemple la naissance d'un enfant, l'événement au sens banal sera le fait prévisible dont on peut même faire l'annonce objective avant qu'il se produise. Mais l'événement au sens où il est entendu ici sera un enchaînement devenirs et d'intensités inouïs constituant l'expérience même du nouveau-né, exemple lors de sa première respiration.

Pour BADIOU⁵⁰ l'événement n'est pas seulement le moment. Il diffère du moment en tant que partie constituante d'une situation, modification continue, dérivation. Le moment prend place dans une situation donnée tandis que l'événement est de l'ordre de la métamorphose, il introduit et exprime une transformation de la situation. BADIOU et DELEUZE, ont en commun de caractériser l'événement au-delà de l'effectivité par le devenir.

PEGUY et BLANCHOT, sont aux yeux de DELEUZE, les deux penseurs qui ont le mieux pénétré l'événement. Pour PEGUY et BLANCHOT, l'événement ne se réduit pas au moment qu'on isole dans un enchaînement de causes à effets. Il déborde le simple accomplissement des faits qu'il porte à exister dans leur créativité, leur conférant le caractère interminable de ce qui ne cesse ni ne commence. D'où le terme "d'internel immanent " par lequel Péguy désigne l'événement, sorte de temps suspendu et fécond ou quelque chose devient⁵¹.

50 L'être et l'évènement, Le Seuil 1988.

51 Avec un sens un peu différent donné aux mots, la même chose est dite par Henri FOGILLON. ... « Le moment n'est pas un point quelconque sur une ligne droite, mais un renflement, un nœud ... le lieu d'une rencontre de plusieurs formes de présents. » Quand à l'évènement, « il est une rupture, une brusquerie efficace »... Vie des formes, P.U.F.

Les événements débordent aussi bien les conditions de leur apparition que les circonstances de leur effectuation « comme une musique excède la circonstance où on la joue et l'exécution qui on en fait »⁵².

Dans « l'Ordre du discours ». M. FOUCAULT présente une analyse approfondie de l'événement, d'où il ressort que si l'événement naît de la coexistence d'éléments matériels, il s'élève dans ses effets au-delà de la matérialité qui l'a généré. DELEUZE reprend pour son compte ce « matérialisme de l'incorporel ». L'événement arrive au corps, mais il n'est pas des corps, il est à leur limite, dans le passage d'un état de choses à un autre.

C'est par l'événement que le langage est en rapport avec les choses, parce que l'événement est l'exprimable par nature. « *Sans doute une proposition désigne et signifie un état de choses, mais elle ne pourrait le faire sans envelopper l'élément incorporel qu'il incarne* »⁵³. [Il existe pour DELEUZE, une linguistique des flux, du co-fonctionnement et de la co-variation, plus fondamentale que la linguistique signifiante.](#)

Du point de vue de l'expérience vécue, l'événement est souvent associé au scintillement, à la fulguration, à l'éclair, DELEUZE parle de la « radiance des événements purs » alors qu'il dénonce l'illusion selon laquelle notre existence serait à l'image du monde physique éclairée par la lumière directe d'une source transcendante. (Cogito, sujet fondateur...) Autre paradoxe de l'événement s'il est scintillement il est aussi « précurseur sombre » dans un monde « distinct-obscur ». L'éclair par exemple se distingue du ciel noir, mais doit le traîner avec lui « comme s'il se distinguait de ce qui ne se distingue pas ». De même que l'éclair fait voir la nuit, le cri fait entendre le silence⁵⁴. Nous ne voyons, n'entendons ni ne sentons au terme d'une succession simple du type stimulation-réponse.

Un beau texte de Georges DIDI-HUBERMAN « Dans la lueur du seuil »⁵⁵ nous initie à ce qu'il y a de « chantournement » et de raffinement dans la vision comme apparition. Les pages de DIDI-HUBERMAN sont elles-mêmes inspirées par un texte de Yves BONNEFOY : « Les Tombeaux de Ravenne », et plus particulièrement par la contemplation d'un sarcophage romain. Extérieurement le tombeau en question est de facture grossière, mais les parois intérieures « sont d'une substance joyeuse et fine ». Il a été sculpté pour le séjour d'une morte comme si l'habitation regardait en dedans.

52 Gilles Deleuze, critique et clinique (p.21) Minuit 1996.

53 Zourabichvili p.120.

54 Toute organisation structurée par étapes et de manière complexe s'arrache du fond d'une manière non formée, « d'un chatoyant chaos de capsules en pulvérisation incessantes ... d'une luminosité intérieure aux choses, d'une conscience virtuelle hyaline, opalescente, tapie en toute matière image » Véronique BERGEN dans Gilles Deleuze. Une vie philosophique

55 Extrait de Phasmes, Essais sur l'apparition, Minuit 1998.

« Ce trésor sculptural discret aura produit une opération étrange, de réversion, non seulement l'extérieur y passe dans l'intérieur, le visible dans le celé, le tissu dans la doublure, mais encore toutes les valeurs spatiales de la demeure représentée se retournent, si je puis dire en doigt de gant ». L'auteur poursuit : « la réversion est une question de seuil. Dans la réversion, en effet un seuil se chantourne sur lui-même, un dedans touche presque un dehors et le contact virtuel entre les deux s'ouvrage, s'ouvre, devient seuil visuel. Les images les plus intenses ne seraient-elles pas les images où la question du seuil - en jeux de plis, de replis, de déplis, conjoints, se voit le plus intensément œuvrée » ? P 210-211-212.

Il est important de citer encore « je nommerai donc leur, l'événement de vérité qui surgit de l'« obscur » et de la « clarté »... La leur n'est ni l'obscurité ni la lumière, mais l'improbable de leur rencontre, de leur seuil, le moment de leur conjointe réversion l'éclair de leur renversement... » Iridescence dirait Virginia VOLF. [Fusion de la déchirure pour Deleuze.](#)

Il y a pour DIDI-HUBERMAN deux types de figures : la figure figurée, celle de la perception ordinaire et de la représentation, la figure figurante image œuvrée en train d'apparaître.

La reversion n'est pas propre à l'image, elle se retrouve dans tous les domaines FREUD avait bien vu son rôle, spécialement dans le rêve. Nous savons ce que la poésie doit au détournement des mots, nous savons aussi que le style dans l'écriture, est un art de l'implication et de l'expression.

Psychologiquement, la lumière et l'ombre ne sont pas dans un rapport de tout ou rien. Les plans coexistants du virtuel ne se désagrègent pas lors d'un processus d'actualisation, ils insistent secrètement à la surface brillante de ce qui se distingue et dans le sombre qui n'est pas du caché mais du replié. Leur mode de coexistence n'est pas une indifférenciation.

Il y a de la continuité monotone, et de la création, du terne et de l'éclat, dans la pensée, dans le langage, dans l'action, dans le déroulement d'une vie. C'est une affaire de degrés, et par conséquent, de qualité de vie. Les conditions du milieu y sont pour beaucoup mais elles ne sont sans doute pas tout.

Peu ou prou, il y a dans chaque existence des états métastables, des oscillations avec des suspens « indécidables » en partie imprévisibles où il faut bien reconnaître une part de hasard⁵⁶. C'est ce que le mythe du labyrinthe, ou les thèmes du coup de dés chez Mallarmé et du « Jardin aux sentiers qui bifurquent » chez BORGES veulent illustrer.

Quoi qu'il en soit du hasard, on ne peut en tout cas plus dans le domaine des sciences

⁵⁶ M. FOUCAULT estime qu'il faut introduire l'aléa comme catégorie dans la production des événements et regrette l'absence d'une théorie permettant de penser les rapports du hasard et de la pensée. (L'ordre du discours P.61)

humaines se fier à des schémas trop rigoureusement déterministes. Or la psychologie a beaucoup trop cru en l'existence de tels modèles.

Il n'est pas vrai par exemple, comme on le suppose encore trop souvent qu'on pourrait avec certitude prédire l'évolution d'un enfant si on savait tout des conditions de son éducation. La psychologie est parfois plus déterministe que la science elle-même, puisque cette dernière fait état de bifurcations à partir de seuils critiques dans le cours des phénomènes. PRIGOGINE et STENGERS analysent de telles bifurcations dans un ordre par fluctuations « *dont l'activité engendre la nouveauté, dont l'évolution est innovation, création et destruction, naissance et mort* »⁵⁷.

La pensée planifie, stratifie dans une nécessaire visée d'ordre et de cohérence. Sa richesse est d'être aussi et dans le même temps, une suite de zigzags entre les synapses et les micro-fentes cérébrales, une ligne brisée infiniment ré-enchainable, ouvrant des voies, jetant des passerelles, accordant des séries par nature divergentes. « *Toute pensée, en fin de compte émet un coup de dés nécessairement* »⁵⁸.

Notre culture qui valorise encore excessivement une forme sèche et dévitalisée de rationalité favorise en contre-coup, malgré elle, toutes sortes d'appels à l'irrationnel et à l'aléatoire : fausses loteries dont nos boîtes aux lettres sont pleines, horoscopes, consultations de gourous, formes d'obscurantisme dans la prolifération des sectes notamment...

J.-L. NANCY comme DELEUZE fait la distinction entre l'avènement prévisible et l'événement. L'événement n'est pas péripétie. Il « *indique ce qui est à penser au cœur du devenir, comme quelque chose de plus retiré et de plus décisif que le passage...* »

Surgissement, surprise, temps pur, affection de soi par soi, « création ». Il est « présence qui se précède, qui se pré-ente, hétérogène à elle-même ». Rupture, saut de la pensée. « *Une pensée est un événement : ce qu'elle pense lui arrive là où elle n'est pas* ».

L'événement tel qu'il est considéré ici est peu perceptible de l'extérieur et peu démonstratif. Il se produit selon DELEUZE comme « *un brouillard de gouttes à la surface des choses, incorporel, extra-être qui entoure ce qui est* ».

« *Faire un événement si petit soit-il : la chose la plus délicate du monde, le contraire de faire un drame ou de faire une histoire* » (Dialogue 81).

⁵⁷ La nouvelle alliance, P. 200-201, Gallimard 1979.

⁵⁸ Jean C. Martin, Variations, Payot 1993, p. 164.

6 LIEUX, ÉCLATS D'EXISTENCE ET QUOTIDIENNETÉ

On ne trouverait pas chez DELEUZE et GUATTARI une revue générale, de la psychopathologie, ce n'est pas leur objet. En revanche cette dernière est interrogée dans leurs ouvrages du point de vue de la philosophie.

Psychose et névrose sont des faits cliniques tenant une place importante globalement dans la souffrance des hommes, et par conséquent dans toute politique sanitaire et sociale⁵⁹.

Non seulement la philosophie ne peut s'en désintéresser, mais chez DELEUZE et GUATTARI elle propose à leur sujet un renversement de perspective. Une philosophie de l'événement conduit à considérer que dans toute question, dans tout problème « *il se peut qu'il y ait quelque chose de fou* ».

Marcel GAUCHET estime également que nous avons à explorer ce que nous ne faisons qu'entrevoir, la folie normale, la folie constitutive de l'humain dont les psychoses représentent des état-limites ou des accidents pathologiques.

A noter encore selon M. GAUCHET que « *l'originalité de l'ordinateur humain et de sa pensée-affect est de fonctionner de manière non analytique... Il avance selon des bifurcations étranges, non linéaires, qui correspondent à des interdictions, mais aussi à des inductions, les affects constituant ces nœuds d'échange irréductibles à la décomposition analytique⁶⁰...* ». Le monde de l'ouvert et de la différence est aussi celui de la fêlure du moi ; dans la violence faite aux choses la victoire n'est pas nécessairement assurée. Lorsqu'elle échoue à explorer les labyrinthes du non-sens ou s'enfante le sens, la pensée connaît des désarrois momentanés à travers lesquels on peut mieux comprendre des états plus durables de désastre mental. C'est sans doute ce que nous pressentons lorsque nous disons sur le ton de l'humour que nous avons tous notre quart d'heure de folie.

Dans une étude de la relation langage/folie, DELEUZE montre que la psychose est inséparable de d'un procédé linguistique. Ce procédé pousse le langage à une limite mais ne la franchit pas pour autant. Il ravage les significations pour atteindre de l'autre côté de la limite « les figures d'une vie inconnue et ésotérique. Accède aux nouvelles figures celui qui sait franchir les limites. Car le problème n'est pas de dépasser la frontière de la raison, c'est de traverser celles de la déraison. »⁶¹

59 On estime à plus d'un million le nombre de personnes souffrant de troubles psychiques en France en l'an 2000 (UNAFAM, Union Nationale des Amis et Familles des Malades psychiques, Ouest France) 29 janvier 2000.

60 Essai de psychologie contemporaine. Le débat, n°100.

61 Louis Wolson ou le procédé. Dans CRITIQUE et CLINIQUE.

Même si la folie avérée est encore autre chose, il y a bien dans ce mode d'analyse un renversement de perspective, puisque c'est la pensée quotidienne qui éclaire la psychopathologique. Pour DELEUZE et GUATTARI, le sens advient au plus près du non-sens dans la constitution d'une surface fragile recouvrant le chaos de la profondeur. Généralement, la pensée réussit admirablement à puiser dans la profondeur en déployant des surfaces incorporelles dont la prolifération parlante constitue la manifestation la plus saisissante. Mais si la fêlure devient fracture « si la faille incorporelle en vient à s'incarner, c'est la surface toute entière et la possibilité même de penser qui s'abîment dans le sans fond ». ARTAUD, LOWRY, FITZGERALD, VAN GOGH, NIETZSCHE et beaucoup d'autres en sont de poignants témoignages.

Il y a une dignité réelle de ces formes d'échec et toute existence traverse des crises. Cependant la psychose et la névrose ne sont pas de simples passages où la vie s'expérimenterait, ce sont des états dans lesquels on tombe quand le mouvement des puissances et des devenirs est interrompu, empêché, colmaté ; c'est alors que « la faille incorporelle en vient à s'incarner ».

Toute l'œuvre de DELEUZE plaide pour la conquête ou la reconquête des puissances et des devenirs. Il faut souligner pourtant que cette entreprise fait l'objet de fréquentes mises en garde contre ce qui serait de l'ordre de l'analyse sauvage. DELEUZE et GUATTARI insistent sur la prudence à observer dans ce domaine, sur la nécessité d'un travail patient, car il faut toujours rester maître des vitesses. « *On n'y va pas à coup de marteau mais avec une lime très fine* ». (Mille plateaux, p. 198).

En effet ce qui caractérise le chaos ce n'est pas tant l'absence de déterminations que la vitesse infinie à laquelle ces dernières s'ébauchent et s'évanouissent. « *Il défait dans son infinie vitesse toute consistance* ».

Contrairement à ce qui a été dit quelquefois très hâtivement et avec ressentiment, la philosophie de DELEUZE et GUATTARI n'a rien à voir avec une apologie du désordre. Pour mon compte, je n'y entends jamais « vive le chaos »⁶². J'y entends en revanche, qu'après FREUD et en tirant profit de l'apport de LACAN, d'abord avec lui puis contre lui-même, il faut avoir le courage d'ouvrir des perspectives nouvelles sur l'inconscient et d'infléchir les pratiques analytiques en conséquence. N'importe qui ne peut se dire psychanalyste, mais l'analyse n'appartient de droit à personne. Elle n'est pas un dogme qui devrait avoir ses docteurs et ses fidèles.

LACAN et DELEUZE : deux philosophies, des contextes différents mais la question reprise

⁶² Rappeler que le désir « coule et coupe » qu'il procède à des mélanges comme à des destructions, que dans l'évènement subsiste un fond obscur qu'il existe une importante activité psychique de stratification, que tracer des cartes, c'est aussi faire des choix, donc des rejets, qu'il faut rester maître des vitesses ce n'est pas aller dans le sens d'un spontanisme attrape-tout et naïf. C'est sous un autre angle parler du principe de réalité.

du point de vue des pratiques qu'elles génèrent renvoie essentiellement à la place donnée à la représentation dans la vie psychique. Les psychanalystes disent volontiers que ce qui circonscrit leur domaine c'est justement la représentation.

DELEUZE ne met pas en pièces la représentation, ce qui serait absurde. Il fait valoir ce qui est en deçà et au-delà, ce qui est pré-conceptuel, pré-individuel trans-individuel, ce qui constitue la source et les courants de vie, ce qui cherche à s'exprimer à la fois grâce et contre la représentation.

Dans ce rapport paradoxal, la fonction de la représentation est depuis longtemps reconnue. Ce n'est pas de ce côté que devrait se situer actuellement la priorité de la recherche. En revanche, il faut bien admettre que ce qui insiste dans les hiatus de la représentation et cherche à la déborder, constitue le domaine délaissé de l'inconscient.

Pour DELEUZE et GUATTARI, l'invention de la psychanalyse est « une chose formidable ». Et pourtant selon eux, dans un courant de pensée idéaliste, dès le début « ça tourne mal ».

La publication de l'Anti-œdipe développe ce point de vue, certes avec véhémence, pourtant l'Anti-œdipe n'est pas une négation de l'œdipe bien au contraire. « *Nous ne disons pas qu'œdipe et la castration ne soient rien : on nous œdipianise, on nous castre, et ce n'est pas la psychanalyse qui a inventé ces opérations auxquelles elle prête seulement les ressources et les procédés nouveaux de son génie. Mais est-ce suffisant pour faire taire cette clameur de la production désirante : nous sommes tous des schizos ! Nous sommes tous des pervers ! Nous sommes tous des libidos trop visqueuses ou trop fluides... et non par goût, mais là où nous ont portés les flux déterritorialisés...* » (Anti-œdipe, p. 80)⁶³.

Ce que la psychanalyse a compris de la psychose, c'est la ligne « paranoïa » qui mène à Œdipe, à la castration etc. Mais le fond « schizophrénie » qui trace un dessin non familial lui échappe tout à fait, selon DELEUZE dans « Pourparlers ».

Il y a en réalité une bipolarité paranoïa/schizophrénie qui se rapporte ici moins à des distinctions psychopathologiques qu'à des systèmes de lignes, mouvements et niveaux d'investissement.

Il existe trois sortes de lignes :

63 J.L. NANCY caractérisant le corps par son « excription » c.a.d par son 'inscription-dehors, sa ligne de partage entre tous les lieux... définit l'inconscient comme l'être-étendue de la psyché, et s'étonne qu'un certain discours s'obstine à rendre le corps signifiant au lieu de débusquer la signification comme ce qui partout fait écran aux espacements des corps... (CORPUS)

- 1 Les lignes « molaires » et dures qui segmentent et stratifient de façon rigide de grands pans de l'existence, selon des principes d'ordre et d'opposition binaire : homme/femme, enfant/adulte, normal/pathologique, etc.
- 2 Les lignes « moléculaires », souples, mobiles, changeantes, mutantes, s'échappant des segments et des instances globales, opérant une déterritorialisation relative pour produire des micro-devenirs.
- 3 Les lignes « de fuite », créatrices, produisant des connexions nouvelles grâce à leur capacité de déterritorialisation absolue.

Ces lignes ne sont ni bonnes ni mauvaises en soi. En revanche, elles doivent être présentes sous ces 3 formes, c'est le jeu de leurs connexions qui constitue en la matière le critère déterminant. Dans certaines conditions défavorables, les lignes de fuites peuvent devenir des lignes d'abolition et de destruction, l'émerveillement basculant dans la terreur. Le destin qui se joue dans toutes ces lignes, dans ces découpages, dans ces formations de foyers d'existence, tient au rapport entre la diversité et l'ouverture créatrice d'une part, la rigidification et la fermeture d'autre part.

Le choix du mot schizo-analyse renvoie à la bipolarité déjà évoquée et surtout à l'intérêt porté par DELEUZE et GUATTARI aux schizes⁶⁴(coupures) et par conséquent à la connexion des lignes. Car coupures et connexions sont liées.

Les productions de l'inconscient ont comme conditions des relations de couplages et d'associations. Les coupures n'y sont pas essentiellement divisions séparatrices mais plutôt mises en connexion et raccordements.

Il y a à la fois ouverture et système, si bien que ce sont les synthèses qui produisent les décisions. De ce point de vue les synthèses de l'inconscient déterminent 3 types de processus :

- 1 Faire couler et couper (monde des actions et des passions)
- 2 Enregistrer, inscrire (monde des distributions et des repérages)
- 3 Consommer (monde des voluptés et des douleurs)⁶⁵
- 4 Sur la pratique de la schizo-analyse en tant qu'analyse différente on peut se rapporter aux ouvrages de GUATTARI : « Cartographies schizoanalytiques » et « Chaosmose »⁶⁶, à certaines pages aussi de l'anti-Œdipe. On remarque cependant que les exposés techniques se rapportant à la schizo-analyse occupent relativement peu de place dans les écrits des auteurs.

64 Note Daniel : MONSTRES, esthétique, fixées par la peinture le visionnaire Jérôme Bosch [...]. Mais cette forme se révèle tangible sur le plan organique lui-même, dans les lignes de fragilisation qui définissent l'anatomie fantasmatique, manifeste dans les symptômes, de schize ou de spasme, de l'hystérie.» Freud a montré le rôle

(<https://www.universalis.fr/dictionnaire/schize/>)

65 Cf. L'anti-Œdipe À remarquer par ailleurs la présentation très claires de toutes ces questions dans : « Gilles Deleuze ou le système du multiple » par Philippe MENGUÉ. KIMÉ 1997

66 Éditions GALILÉE. 1989 et 1992

C'est que leur objectif est plus large. Ce n'est pas par hasard que la schizo-analyse porte d'autres noms : micro-politique, pragmatique, science des multiplicités, normadologie... En effet elle s'articule à des points de vue qui ne sont pas seulement ceux de la psychopathologie : politique, économie, anthropologie, philosophie, art ...

Dans ce contexte la finalité de la schizo-analyse n'est pas de représenter, d'interpréter, de symboliser, mais d'expérimenter, de tracer des cartes, de tirer des lignes en marquant leurs mélanges autant que leur distinctions⁶⁷.

À propos de la prudence avec laquelle doit être assurée la conduite thérapeutique, le commentaire suivant définit bien l'esprit dans lequel l'action doit être engagée.

« Le pire n'est pas de rester stratifié-organisé, signifié, assujéti, mais de précipiter les strates dans un effondrement suicidaire ou dément, qui les fait tomber sur nous plus lourdes à jamais. Voilà donc ce qu'il faudrait faire : s'installer sur une strate, expérimenter les chances qu'elle nous offre, y chercher un lieu favorable, des mouvements de déterrit, réalisation éventuels, des lignes de fuite possibles, les éprouver, assurer ici et là des conjonctions de flux, essayer segment par segment des continuums d'intensités, avec toujours un petit morceau de nouvelle terre... Connecter, configurer, continuer ≈ tout un « diagramme » contre les programmes encore signifiants et subjectifs. Nous sommes donc dans une formation sociale, voir d'abord comment elle est stratifiée pour nous, à la place où nous sommes, remonter des strates à l'agencement plus profond où nous sommes pris ; faire basculer l'agencement tout doucement, le faire passer du côté du plan de consistance⁶⁸.

Il s'agit bien d'une attitude pragmatique puisqu'il est dit que la psychanalyse peut éventuellement trouver sa place dans la conduite thérapeutique.

GUATTARI m'a confirmé un jour dans les années 80, que ni DELEUZE, ni lui-même ne voulait créer une école, « surtout pas » ! Leur seule ambition était d'apporter leur contribution à la compréhension de la vie des hommes en ouvrant la philosophie à de nouveaux questionnements débouchant sur des pratiques concrètes. En matière de psychothérapie, il revenait aux praticiens eux-mêmes d'élaborer une technique à partir de leur expérience.

Pour poursuivre dans une perspective d'élargissement des problèmes de l'existence au-delà d'un cadre trop strictement psychopathologique, il faut avec DELEUZE et GUATTARI ajouter aux lignes déjà évoquées, une quatrième qui serait d'ailleurs plutôt la première. Cette ligne est à la fois fondamentale et non saisissable d'emblée dans les organisations concrètes qu'elle traverse et qu'elle

⁶⁷ Schizo-analyse et anthropophagie de SUELY ROLNIK dans « Gilles Deleuze, une vie philosophique ». Sous la direction de Éric ALLIEZ. Institut ??? 1998

⁶⁸ Mille Plateaux. P199 et suivantes.

anime. On pourrait l'appeler « ligne de vie » en précisant qu'elle désigne dans l'être ce qui est au cœur de sa puissance d'innovation. Il s'agit alors d'un vitalisme qui n'est pas un biologisme. La ligne de vie correspond à une puissance de variation continue de différenciation et de métamorphose.

Parler de la qualité de vie aujourd'hui est un lieu commun ainsi qu'une revendication générale étayée par une profonde mutation : celle du caractère foncièrement sensible et esthétique de l'existence.

Devenirs, extra-êtres, résonances, effets, sont des éclats d'existence. Il faudrait les reprendre à partir de chacun des cinq sens pour en développer l'éventail entre nature et artifice⁶⁹. Si DELEUZE évoque surtout les effets de lumière « l'œil est de la lumière impliquée » « la lumière est l'ouverture qui fait espace », c'est sans doute en raison de leur importance particulière (les visibilités chez FOUCAULT). Cependant, il s'exprime avec autant de conviction en ce qui concerne d'autres domaines. « Les gestes et les choses, les voix et les sons, sont pris dans un même opéra » emporté par des effets changeants dans des conditions telles que « des éléments foncièrement hétérogènes finissent par se convertir l'un dans l'autre de quelque manière ».

BERGSON envisageait la durée comme une succession de changements qualitatifs se fondant et se pénétrant, la perception consciente opérant des sélections et des rejets dans ce foisonnement, en vue d'actions adaptées à la réalité. Filet ou égouttoir, la perception était considérée comme une opération de refroidissement, de cristallisation en chaîne, laissant derrière elle tout une agitation plus riche.⁷⁰

Ce qui compte dans cette complexité ce sont les agencements les recouvrements suivant les diagonales et les recompositions transversales ou « diagrammatiques ». Ainsi, à propos de PROUST, « tout commence par des ritournelles, dont chacune, comme la petite phrase de la sonate de Vinteuil, se compose non seulement en elle-même, mais avec d'autres sensations variables, celle d'une passante inconnue, celle du visage d'Odette, celle des feuillages du Bois de Boulogne, et tout se termine à l'infini dans la grande ritournelle, la phrase du septuor en perpétuelle métamorphose, le chant des univers, le monde d'avant l'homme d'après »⁷¹.

Le thème de l'existence en tant qu'éclat tient une place importante dans l'œuvre de J.L. NANCY. « Le monde est toujours la pluralité des mondes : constellation dont la compossibilité est identique à l'éclatement, compacité d'une pulvérisation d'éclats absolus ».

De ce point de vue « l'être ou l'existence est un éclat absolu ». Exister : le heur [bonheur-malheur] d'un éclat absolu.

Mais il faut comprendre avec J.L. NANCY que le monde de l'ouvert « livré à tressaillir au tact

69 M. SERRES. Les cinq sens. GRASSET 1985

70 J.C. MARTIN. Variations. P 246-247

71 DELEUZE et GUATTARI. Qu'est-ce que la philosophie. P 179

de tant d'abord »⁷² est aussi celui de l'écartèlement et de l'excrétion, celui qui expose à tout y compris au retrait, au rejet, à la cruauté à l'immonde et à la mort.

Pour J.L NANCY, il ne faut cependant pas se laisser fasciner par un miracle de l'être, par la révélation de ce que serait une origine et qu'il faudrait absolument retrouver. Il n'y a pas de chemin de DAMAS du sens, bien qu'une telle espérance soit significative de notre culture. La question qui se pose dans la vie courante est celle d'une quotidienneté qui ne serait pas vécue comme l'opposé terne de l'éclat, mais comme « grandeur de la simplicité en quoi le sens s'excède », le monde n'ayant plu de sens hors de lui, étant lui-même le sens comme réseau de confins et de passages de limites.

L'illusion d'un monde perdu ou d'un autre monde qui serait à venir, éloigne de la réalité, à savoir que c'est en passant au milieu de choses, en glissant entre elles et en les transformant qu'on se sent exister singulièrement.

On s'agace parfois de l'emploi fréquent, bien qu'assez récent, dans le langage courant des locutions « quelque part » (je crois quelque part ...) et « à la limite » (il faudrait à la limite). L'effet de mode y est évident, il n'exclut cependant pas une conscience obscure de ces réseaux, de ces confins qu'il faut sauvegarder contre la rage de tout identifier, objectiver et « gérer » conformément à l'économisme ambiant où l'ont parle de « gérer sa vie » comme on gère un portefeuille boursier, ce qui est à peine une image.

Se glisser et trouver ses lieux entre les choses, c'est dans le mouvement de la vie et du désir, chevaucher des lignes, franchir des seuils avec des changements de régimes et de registres, établir des synthèses souples, donner consistance et fermeté à ce qui resterait morcelé, étrange et inhabitable. Non pas se laisser passivement au gré des courants, mais au contraire, être actif dans une sorte de navigation maîtrisée où se relancent et se renforcent les initiatives et s'intensifient les effets.

Sur la manière d'habiter le monde et d'y être acteur il faudrait développer ce que DELEUZE et GUATTARI entendent par territorialisation et déterritorialisation. Il s'agit beaucoup plus que d'investissement dans un espace choisi. Il est remarquable d'ailleurs que la territorialisation se comprenne à partir de déterritorialisation et non l'inverse, en raison du dynamisme des « lignes de fuite » et de la positivité des agencements.

Les agencements sont autre chose que les strates, c'est-à-dire que les organisations structurées, intégrées, caractérisée par leur fonction d'ordre, d'homogénéité, leur peu de mobilité, leur soumission à l'opinion dans les investissements auxquels elles se consacrent.

Les agencements se font pourtant dans les strates « mais opèrent dans des zones de décodage

72 J.L. Nancy le sens du monde

des milieux ; ils prélèvent d'abord sur les milieux et les territoires, qu'ils bouleversent et réaménagent. Ces expérimentations-vie peuvent être éprouvantes. L'important est qu'elles servent de rebond, de relance de mouvement. « Je vois que nous chevauchons de telles lignes. Chaque fois que nous pensons avec assez de vertiges et que nous vivons avec assez force » [Pour parler] Encore faut-il que les potentialités de l'existence soient suffisamment ... [texte coupé et illisible sur deux lignes – une en bas et une sur le côté de la page]

Cela suppose la satisfaction des besoins élémentaires : nourriture, logement, santé, sécurité, déplacement, communication etc. Il paraît incongru de le rappeler alors que la tendance est forte de se débarrasser du problème en le remettant à des associations qui en feront ce qu'elles pourront.

Bien au-delà de niveau vital, l'existence suppose la reconnaissance de chacun par les autres et son droit à l'action, à la co-action. Entreprendre est un beau mot, au sens plein un mot noble, dans l'idée sinon dans la réalité.

Mais Hannah ARENDT estime qu'une confusion est venue brouiller les modalités de l'activité humaine que sont le travail, l'œuvre et l'action. Cette dernière suppose l'action politique au sens liberté, de capacité de participer à l'innovation, et d'en débattre dans un véritable espace public.

Dans une autre perspective, il faut considérer avec Jean-François LYOTARD⁷³, que toute économie est passionnelle et qu'il y a une politique des passions. Même si ce n'est pas essentiellement ce qui apparaît dans le présent travail, l'importance de la dimension politique et économique de l'œuvre de DELEUZE et GUATTARI est à souligner : l'Anti-Œdipe et Mille Plateaux ont l'un et l'autre pour sous-titre « Capitalisme et schizophrénie ».

La quotidienneté est difficile dans la société contemporaine en pleine mutation, société qui durcit ses stratifications dans la mesure où elle doute de ses choix et se cherche de nouvelles orientations à partir de nouvelles valeurs. S'y renforcent réciproquement la sclérose et le laxisme, l'individualisation et la massification.

Or on n'a jamais autant parlé de stress qu'aujourd'hui, stress dans l'entreprise (la médecine du travail ne cesse de le souligner), stress dans la vie courante.

La mondialisation telle qu'elle est proposée, la nouvelle économie, les avancées technologiques, les délocalisations industrielles, le mode de rétribution des profits, sont pour une large part responsables du fait que là où il y avait lutte et affrontement, il y a maintenant peur, anxiété et « déprime ». Lorsque l'affrontement a tout de même lieu il prend des formes inédites de violence, en particulier menaces de destruction de l'outil de production et des dispositions prises récemment dans

73 J.F. LYOTARD. Économie libidinale. Minuit 1974.

ce sens comme moyen de pression dans le monde du travail.

Il faut ajouter à ces facteurs la manipulation et l'intimidation permanente des travailleurs sur le thème de la performance à partir d'un modèle de l'homme prétendument hors du commun, « gagneur », voire « tueur », narcissique, avide, dominateur et méprisant le vulgaire. Le succès de ce modèle, pourtant par bien des côtés archaïque, révèle le primat de la quantité sur la qualité dans une économie qui ne connaît que la rentabilité, la productivité, la performance la « force de vente » et la fortune comme mesure du mérite.

« Être dans les grandes fortunes et célèbre » telle est toute l'ambition d'un chef d'entreprise, figure française très médiatique s'exprimant lors d'une récente émission de télévision.

L'économie a une histoire, son évolution s'inscrit dans un contexte qu'elle tend actuellement à dominer. Au-delà de l'économie le désarroi de la société pose des questions d'ordre culturel. Il n'est pas sans intérêt de souligner l'important décalage qui existe entre les techniques et les mentalités, entre le développement de l'occident et celui du tiers-monde, situation qui se paiera un jour si l'on en croit M. Serres⁷⁴. En relation avec ce décalage, l'individualisme qu'on invoque si généralement à propos du malaise et de la violence actuelles n'est pas sans correspondance avec une certaine culture de la personne dont on exalte le développement à un arrière-plan de relations sociales.

L'opposition traditionnelle entre l'individu et la collectivité doit être repensée. Une vie dans ce sens nous est proposée avec la philosophie de « l'être-singulier-pluriel »⁷⁵ où l'individu est une intersection de singularité, ou l'« avec » est au cœur de l'être⁷⁶. Une telle philosophie « commence avec et dans la co-existence citoyenne ». Très proche de celle de DELEUZE et GUATTARI, elle n'est pas celle d'un monde totalisant et fixant d'avance le sens, mais celle d'un monde multiple en régions et en régimes de l'existant, en singularités individuelles, et en puissance culturelle d'évènement portés par chaque individu membre réel de la collectivité.

Il faut bien admettre que l'évolution dans ce sens est très lente. Il n'y a peut-être plus dans la société française de lutte des classes comme on aime à le répéter, il n'empêche que l'écart se creuse entre une minorité qui on pourrait dire ascensionnelle par son statut et une vaste population moyenne en perte d'identité et de projet, tandis que subsistent de larges zones d'exclusion et de pauvreté.

Or les données d'une analyse récente communiquées par les Nations-Unies et dont la presse a assuré la publication dans le flot des informations, sont alarmantes. Pour n'en prendre que quelques chiffres, il faut retenir qu'à l'horizon 2050, la terre devrait compter 9 milliards d'habitants. Du seul fait

74 M. SERRES. France Culture. Janvier 2002.

75 J.L. NANCY. L'être-singulier-pluriel. Galilée 1996

76 À rapprocher de la « solitude-partenaire » selon DIDI-HUBERMAN

de la démographie, si aucune restructuration sociale fondamentale n'a lieu, la pauvreté, loin de régresser s'étendra considérablement. Il est urgent de prendre conscience des risques que compte déjà une situation, celle d'aujourd'hui, où les pays riches monopolisent 86% des biens alors qu'ils ne représentent que 25% de la population du globe. Loin de faire du politique et de l'économie des domaines à part, c'est urgent de faciliter la participation active du plus grand nombre de citoyens à la gestion de la planète.

Les événements du 11 septembre 2001 à New-York montrent, s'il en était besoin, que lorsque les évolutions sont trop lentes, de brusques séismes les précipitent⁷⁷.

Il faut prendre conscience au-delà de ces faits de l'étendue et de la profondeur de la crise de sens que le monde traverse, crise qui prend paradoxalement la forme d'une perte de sens et d'une absence de but de l'existence. Il s'agit d'un phénomène culturel moyen qui dépasse en valeur explicative, l'égoïsme humain, le cynisme et la confiscation de pouvoir souvent et à juste titre dénoncés comme fardeau déterminants de la situation actuelle.

Conformément aux prévisions de NIETZSCHE, le sens du monde commence à se soustraire à la représentation d'un destin qui lui aurait d'avance été tracé, il n'est plus hors du monde, il est dans le monde avec la proximité et l'étrangeté de celui-ci. Dans la culture qui vient, la cohérence du monde ne se refondera que dans la co-présence, la co-existence de tous les humains, dans le mouvement passant entre tous les lieux et tous les êtres. « Circulation infinie d'un sens qui finira par avoir tout son sens dans cet avec. » (J. L. NANCY).

Pour l'individu plus authentiquement sujet-acteur, la capacité de production d'« états naissants » et de réalisation personnelle, devrait s'en trouver multipliée et les effets intensifiés : conscience d'une existence partagée dans la réalité du monde, participation connaissante, sentiment d'utilité et de responsabilité, renforcement des « puissances augmentatives » contre les « servitudes diminutives » (DELEUZE).

Plus qualitativement encore, il faudrait parler d'un gain en teneur d'existence, d'un affinement de la sensibilité et du goût du fait de l'élargissement des horizons et de la richesse des expériences.

Pour emprunter à la culture contemporaine, il s'agit par exemple de ce dont parle Colette splendidement, avec les mots les plus simples lorsqu'elle dit de Sido, sa mère « Confinée dans village entre deux maris successifs et quatre enfants, elle rencontrait partout, imprévus, suscités, des éclosions, des métamorphoses, des explosions de miracles dont elle recueillait tout le prix. »

« L'immanence : une vie »

Tel est le titre d'un article écrit par DELEUZE peu avant sa mort. Le texte est court mais d'une densité extrême. On peut en trouver une excellente analyse par le philosophe GIORGO

⁷⁷ On pourrait en dire autant des résultats du vote du 21 avril 2002 en France marqué par la montée du lepénisme

VAGAMBEN dans l'ouvrage « Gilles Deleuze, une vie philosophique »⁷⁸.

Reprenant un récit de Ch. DICKENS, DELEUZE montre comment chez un homme au seuil de la mort, l'existence habituelle de l'individu (et le héros de l'histoire était tout sauf sociable) peut faire place à une vie impersonnelle et pourtant singulière, devenir un évènement pur et atteindre à une sorte de béatitude.

Une remarque partant sur l'observation de très jeunes enfants va dans le même sens. « Les tout-petits enfants se ressemblent tous et n'ont guère d'individualité ; mais ils ont des singularités, un sourire, un geste, une grimace, évènements qui ne sont pas des caractères subjectifs. Les tout-petits enfants sont traversés d'une vie immanente qui est pure puissance et même béatitude à travers les souffrances et les faiblesses. »

Cette affectabilité pré-individuelle et impersonnelle « est une source qui se sait pourtant pas en dehors d'elle-même et qui se reverse dans un vertigineux mouvement sans fin » (AGAMBEN). Quand au vertige de l'immanence il vient selon DELEUZE de ce qu'il appartient au mouvement infini d'auto-constitution et d'auto-présentation de l'être.

« Désirant du désir », il n'est pas pour autant contradictoire d'affirmer que l'immanence ainsi comprise agit partout et dans tous les moments de l'existence concrète des individus du fait même qu'elle n'est puissance et persévérance dans l'être, qu'en intervenant au cœur des données de réalité.

Elle est par excellence la marque de l'enfance, elle alimente et soutient le dynamisme de la maturité, elle se maintient et même s'enrichit au cours de la vieillesse si les souvenirs ne viennent pas occuper la place des devenirs et si ces derniers ne se laissent pas gagner par une sorte de viscosité que Deleuze appelait « la fatigue ».

Les forces vives exercent une formidable pression dans le sens de l'exaltation des sensibilités et de leurs élévations à la beauté, la beauté n'étant peut-être que la rencontre incertaine de l'éclat et de la forme. À rapprocher du propos de Cézanne : « Quand la couleur est à sa richesse, la forme est à sa plénitude. »

Ce point de vue n'est pas celui de l'esthétisme, penser faible qui par sublimation abusive coupe les œuvres d'art de leur généalogie et de leur dynamisme.

Il faut reconnaître que dans ce domaine des sommets sont rarement atteints et seulement de manière éphémère. Mais la puissance d'évènement reste active dans la vie quotidienne à laquelle elle donne sa qualité et son prix, c'est du moins ce à quoi il faut veiller par-dessus tout, puisqu'elle est au fondement du sentiment d'exister et de la volonté de durer qui s'y attache.

Il y a une grande part dans l'ennui et dans la morosité le regret que le monde ne soit que ce

78 Ouvrage écrit par un groupe d'auteurs sous la direction de ERIC ALLIEZ, SYNTHÉ

qu'il est, et en compensation un rabatement sur la tristesse qui, elle ne fait jamais défaut. La vie peut pourtant être dite un voyage dans l'étonnement, même si ce qui l'évoque, plus que le flamboiement solaire du midi est la lueur de l'ombre annonçant ce qui est encore à venir.

Dans le diapré, le moiré, le ton d'argent fin des jours, dans leur tissage de fils de lumière et d'ombre, nous pouvons emprunter une image à NIETZSCHE « saisir les filigranes des choses ». Filigranes qui sont les témoins de l'existence de virtualités susceptibles d'actualisations, de systèmes prêts au déploiement, de devenirs capables en se composant d'ouvrir sur des univers mentaux.

S'il est vrai que nous ne pouvons que partir des conditions que la nature nous impose, il nous est en revanche offert de penser et aussi de créer des mondes par contre-effectuation de celui qui nous est donné. Il faut évidemment des identités, des normes, des repères, mais le développement de la vie mentale et culturelle reste, et c'est heureux, toujours dépassable et imprévisible dans ses orientations et dans ses productions.

Il faut bien constater que dans la société contemporaine concrète, trop nombreux soient par obligation les hommes et les femmes dont l'affairement consiste pour l'essentiel à « gagner » leur vie et à la maintenir en conformité avec les normes, en méconnaissance des possibilités et des qualités d'une existence authentique. Or le développement personnel est aussi indissociablement social et culturel.

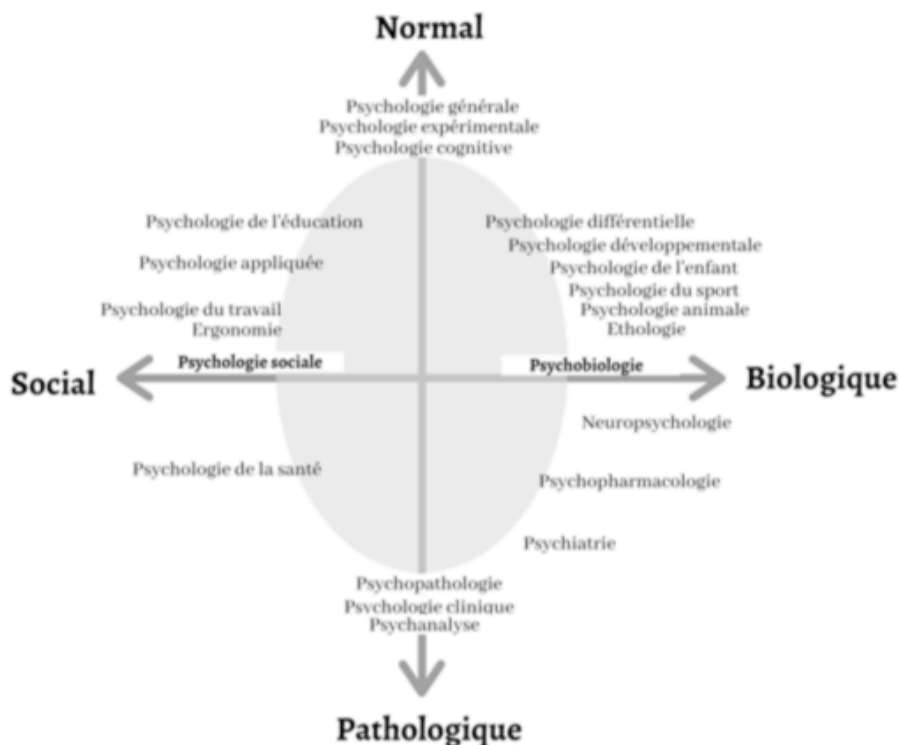
Ce sont les conditions de cette double finalité qui devraient toute action politique et faire évoluer la socialité.

CONCLUSION

Le n° 19 de la revue Sciences Humaines dresse un état des lieux de la psychologie aujourd'hui⁷⁹.

Le diagramme établi par Alain LIEURY⁸⁰ présente l'ensemble de la recherche dans ce domaine, un véritable « continent » avec 40000 publications annuelles, en faisant ressortir les grandes orientations qui en ordonne l'extrême diversité.

A. LIEURY souligne le dynamisme de la psychologie contemporaine, ce que confirment les articles de la revue qui précisent la situation dans les différents secteurs.



La plupart des grands secteurs de la psychologie contemporaine et des domaines voisins peuvent être situés de part et d'autre d'un axe représentant l'opposition entre le normal et le pathologique, et d'un axe représentant l'opposition entre le social et le biologique. D'après Alain Lieury, 1997)

⁷⁹ Décembre 1997, janvier 1998

⁸⁰ Professeur de psychologie à Rennes II, auteur de "La psychologie est-elle une science", Flammarion 1997

79 Décembre 1997, janvier 1998

80 Professeur de psychologie à Rennes II, auteur de "La psychologie est-elle une science", Flammarion 1997

La première question que pose une telle vue d'ensemble est sans doute celle de la consistance et de la cohérence de cette diversité. Un article d'Annick WEIL-BARAIS a d'ailleurs pour titre « la psychologie aujourd'hui. L'introuvable unité ». On constate que le problème posé par LAGACHE n'est pas réglé, qu'il reste « d'impossibles rencontres » pour reprendre la formule de A. O. HAYON. Pas seulement entre psychanalyse et psychologie scientifique, chaque domaine à lui-même ses écoles et ses regroupements internes, l'ouverture des nouvelles voies de recherche que sont le cognitivisme et les neurosciences ajoute aux tensions existantes et ce d'autant plus que leur apport se précisera vraisemblablement dans un proche avenir.

Pourtant dans ces différents écrits, aucun chercheur ne présente un état de choses qui serait anarchique et chaotique, il est même dit que cette diversité est aussi une richesse.

Peut-être faut-il interroger le paradigme qui sous-tend l'exigence d'unité. Historiquement la connaissance de la vie humaine aurait pu se dérouler tout autrement. Telle qu'elle a eu lieu on constate aujourd'hui qu'elle a laissé dans le monde de l'université un espace vide entre les disciplines traditionnelles, espace que la psychologie est venue occuper. On ne sait pourtant pas trop bien comment découper la pièce manquante qui devrait compléter le puzzle. Il y a toujours des blancs, ainsi que des chevauchements de territoires.

Le flou de la psychologie n'est peut-être que le reflet de la complexité humaine, il ne lui est pas propre, mais plus jeune dans ses applications que les autres disciplines, la psychologie le laisse mieux voir.

On peut concevoir cette part d'indétermination comme la caractéristique des espaces à plusieurs dimensions, des multiplicités, des mondes d'interconnexions, de réseaux et de confins. En forcer la structuration en vue d'une unité rassurante serait très réducteur. Par exemple, les modèles biologiques et les modèles culturels ont du mal à s'articuler parce qu'ils ne se situent pas sur le même plan, mais ils interfèrent nécessairement. Par ailleurs, l'homme n'est pas un objet de science qu'on ne pourrait légitimement qu'observer de l'extérieur, son existence n'est pas pour autant insaisissable et inconnaissable.

A trop réduire la diversité psychique pour définir d'illusoires mécanismes élémentaires, des lois universelles où des données fondamentales, on se priverait de la possibilité d'aborder l'étude des compétences complexes mobilisées dans la plupart des situations de la vie quotidienne. Or c'est justement dans le domaine de la vie quotidienne que la participation des psychologues est aujourd'hui

attendue.

L'expansion de la psychologie à travers ses applications dans la société est à l'image d'une organisation en archipel, plutôt qu'en continent, la profession répondant ainsi concrètement à la question de l'unité sur laquelle butte la théorie.

Fautes de statistiques précises, on situe le nombre des psychologues entre 25 et 40 000. Le tableau ci-dessous extrait de la revue citée donne des indications sur les lieux où ils exercent, en signalant l'absence d'organisme chargé du recensement et le fait que certains praticiens cumulent des emplois à temps partiel.

Psychologues cliniciens exerçant : - Dans les hôpitaux : 4600 - Dans les cliniques : 1300 - Dans la fonction publique territoriale (petite enfance pour l'essentiel) : 4000 - Dans le secteur médico social associatif ou privé (aide aux handicapés notamment) : 8 à 9000	Psychologues exerçant : - Dans la justice, la police : 430 - Comme psychologue scolaire : 3500 - Comme conseiller d'orientation : 4700 - Comme psychologue du travail (y compris formation d'adultes, marketing) : 5000 - En exercice libéral (toutes spécialisations) : 5 à 8000 - Dans l'enseignement et la recherche : 1022
--	--

La profession de psychologue est restée longtemps sans statut. La loi relative à la protection du titre n'a été votée que le 25 juillet 1985. Pour avoir droit au titre il faut être titulaire d'un diplôme de psychologie de niveau bac + 5. Le cursus habituel est : licence, maîtrise, DESS ou DEA, le DEA permettant la préparation d'un doctorat.

Leurs études officiellement terminées, les jeunes psychologues « galèrent et pourtant ils trouvent ». Selon la statistique la plus favorable 98 % des diplômés du 3^e cycle finissent par obtenir un emploi, mais pas forcément en tant que psychologues nommément désignés. Par exemple dans certaines entreprises, ils seront « chargé des ressources humaines ». La réserve est de taille puisqu'il est dit par ailleurs que 50 % des diplômés exercent dans une filière « en relation avec leur cursus ».

Sur les différentes formes et niveaux de rémunération la revue donne peu d'indications et pas de chiffres; il s'agissait sans doute dans l'enquête de la question la plus difficile.

Un article est consacré par Edmond MARC aux psychothérapies dont une classification est présentée. Les psychothérapeutes sont toujours sans statut⁸¹.

81 Le Journal des Psychologues d'avril 2000, entièrement consacré aux psychothérapies, annonce qu'un projet de loi dans ce domaine est en préparation.

Ils occupent une position tout à fait paradoxale au sein de la psychologie : la psychothérapie « relève fondamentalement de la psychologie puisqu'elle prétend agir sur le psychisme et le comportement humain par des moyens essentiellement psychiques ». Mais ce ne sont pas les universités qui se chargent des formations pratiques dans ce domaine lié à la fois à la psychiatrie et à la psychologie. En France, la psychanalyse qui s'appuie sur un corps de doctrine spécifique et sur une pratique codifiée occupe une position centrale, mais d'autres références existent également. Il faut reconnaître toutefois que la fonction de psychothérapeute n'étant pas protégée, la fantaisie et le charlatanisme ne sont pas sans possibilités d'infiltration.

La France qui compte 5000 psychanalystes répartis en plus de 20 associations occupe à ce titre un premier rang mondial. Elle traverse cependant elle aussi de fortes turbulences. Élisabeth ROUDINESCO estime que malgré leur utilité incontestable les écoles psychanalytiques souffrent encore d'un réel discrédit en raison de leur propension au dogmatisme⁸².

Dans une société qui change et où l'économie de marché traite les sujets comme des marchandises les patients ont tendance à être dépressifs « ils ont aussi tendance à leur tour à utiliser la psychanalyse comme médicament et l'analyste comme réceptacle de leurs souffrances ». Le modèle de la cure-type n'est généralement pas adapté à leur situation et à leur demande.

De leur côté les psychothérapeutes des jeunes générations ne pratiquent plus la psychanalyse à temps plein. « Tous ont poursuivi les mêmes études de psychologie et beaucoup exercent un autre métier que celui de psychanalyste, ils sont en général psychologues cliniciens... ». Cette évolution inquiète Jean-Bertrand PONTALIS « La psychanalyse n'intéressera bientôt plus qu'une frange de plus en plus restreinte de la population. N'y aura-t-il plus que des psychanalystes sur le divan des psychanalystes ? »⁸³

Plus optimiste Élisabeth ROUDINESCO dépeint les jeunes analystes comme plus sensibles que leurs aînés à la misère sociale, plus pragmatiques et aspirant à un renouveau du freudisme.

En un temps où il est si souvent question des « psys » dans les médias (indistinctement psychologues et psychiatres), les psychologues qui ont fini par obtenir un statut se devaient d'élaborer un code de déontologie. Plusieurs versions successives ont été produites. A l'initiative d'Odile BOURGUIGNON, la plus récente et la plus complète a été rendue publique le 22 mars 1996.

82 Elisabeth Roudinesco, Pourquoi la psychanalyse ? Fayard, 1999.

83 Cite par Elisabeth Roudinesco p. 31.

Elle est le fruit d'un travail effectué par les représentants de trois grandes associations de psychologues, AEPU, ANOP, SFP⁸⁴.

A l'appui du texte a été créé une « Commission nationale consultative de déontologie ». Il y a lieu d'être particulièrement vigilant en matière d'éthique dans les professions où l'incompétence, le manque de délicatesse et la possibilité de manipulation des personnes ne sont ni toujours repérables d'emblée, ni faciles à écarter après avoir été constatés.

On peut se demander si la focalisation actuelle des psychologues et des psychothérapeutes sur leurs techniques ne risque pas de les rendre peu sensibles à certains aspects de la question de la fonction de la psychologie dans la société contemporaine.

Il y a une manière de travailler dans le relationnel qui contribue à créer selon l'expression de Robert Castel « une socialité sans social » et à masquer une situation dans laquelle « l'action sociale et politique est frappée d'impuissance ». Toutes les analyses n'ont pas à être psychologiques comme tendrait peut être à le laisser croire l'inflation même de la psychologie. Travailler sur soi comme on construit « un temple pour abriter une divinité éphémère »⁸⁵ ne suffira peut-être pas toujours.

Les individus sont aussi des milieux, pas seulement en lisière mais au cœur de leur être. Déjà au sein de la famille, chaque parent est à lui seul un milieu. C'est ce qui ne se retrouve pas ou très incomplètement dans le découpage contemporain des sciences humaines, découpage qui ne permet pas d'appréhender vraiment l'être- singulier-pluriel, ni les événements de la vie de ce dernier entre nature et monde, entre virtuel et actuel.

Il y a quelque chose de la mission impossible dans la recherche du fondement de la psychologie. Il y a toujours un reste, une « restance », une ligne de fuite mais qui est aussi une ligne de vie.

Le psychologue comme bien d'autres professionnels doit contradictoirement d'une part définir clairement le champ d'action qu'il a choisi, arrêter provisoirement des techniques et des pratiques pour les maîtriser, être efficace, et d'autre part demeurer ouvert à la recherche qui se poursuit sans cesse au sein et sur les limites de la psychologie. Dans ce système d'interfaces, il y a les faces scientifiques, historique, sociologique, politique, philosophique, etc. Il faut tenir plusieurs fils à la fois et se prémunir ainsi contre le dogmatisme dont les effets sont toujours désastreux

84 Cf. le tableau des principaux sigles en annexe n°3

85 Robert Castel et Jean François Le Cerf. Le Phénomène "psy" et la société française. Le Débat. Juillet-août 1980

J'ai commencé ce travail en citant RIBOT, le philosophe qui voulait voir la psychologie prendre son autonomie. Cette relative autonomie est aujourd'hui acquise de fait. La psychologie n'en est que plus libre de solliciter en particulier la philosophie dans une interrogation permanente sur ses finalités, le sens de ses pratiques et la portée de son intervention dans la vie de la cité.

ANNEXES

Annexe n°1 - « QUESTIONS D'ORAL DU CERTIFICAT DE PSYCHOLOGIE, année 1948.

I. COURANTS, DOCTRINES, ECOLES

1. Définition de la psychologie.
2. La psychologie expérimentale.
3. La psycho-physique.
4. La psychotechnique.
5. La psychologie pathologique.
6. La psychologie du comportement.
7. La psychanalyse.
8. La psychologie génétique.
9. La psychologie de l'enfant.
10. L'étude psychologique des animaux, sa portée.
11. La psychologie collective.
12. La psychologie différentielle.
13. La caractérologie.
14. Psychologie et phénoménologie.
15. La psychologie de la forme.
16. L'associatisme.

II. LES MÉTHODES ET CONCEPTS FONDAMENTAUX DE LA PSYCHOLOGIE

17. Psychologie et techniques historiques ; le témoignage.
18. La méthode clinique en psychologie.
19. Formes et procédés de la méthode expérimentale en psychologie.
20. La quantité et la mesure en psychologie.
21. La méthode des tests.
22. Conscience et expérience vécue.
23. Rôle et signification de la conscience.
24. La réflexion (et l'introspection)
25. Connaissance de soi et psychologie scientifique.
26. La connaissance d'autrui.
27. Les phénomènes d'expression.
28. La notion de conduite.
29. Situation et réaction.
30. L'explication fonctionnelle en psychologie.
31. La notion de "mentalité".

III. PSYCHOLOGIE MOLAIRE

32. Définition de la personnalité et des concepts connexes (caractère, tempérament, constitution).
33. L'hérédité psychologique.
34. Influence de l'âge sur la personnalité et la conduite.
35. Influence du milieu et des circonstances sur la personnalité et la conduite.
36. Le moi.
37. La conscience et la représentation du corps propre.
38. La notion d'inconscient.
39. Les intérêts et les croyances.
40. Motivation de la conduite (défense, satisfaction, expression).
41. Les tendances et leur évolution.
42. Classification des tendances.
43. Facteurs de la conduite : maturation et apprentissage.
44. La notion d'instinct.

45. La notion de tropisme.
46. Les réactions conditionnelles et l'explication réflexologique de la conduite, sa valeur.
47. La conduite d'essais et erreurs.
48. La notion d'habitude.
49. Formation des habitudes.
50. Classification des habitudes.
51. Caractères descriptifs de l'acte intelligent.
52. Théories sur l'existence et la nature de l'intelligence.
53. Conduites d'assimilation et conduite d'accommodation.
54. Les conduites symboliques. Leur place et leur rôle dans l'adaptation.
55. Le sommeil et la veille.
56. Le rêve.
57. L'effort et la fatigue.
58. L'attention.
59. L'activité volontaire.
60. Rapports de l'acte et de la personne : impulsion, contrôle, inhibition.

IV. PSYCHOLOGIE SEGMENTAIRE.

61. Le plaisir.
62. La douleur.
63. Les émotions.
64. Rôle des émotions dans la conduite et l'adaptation.
65. Caractères généraux et classification des perceptions.
66. Conditions physiques et physiologiques des perceptions.
67. Les touches et les sensibilités cutanées.
68. La posture et l'équilibre.
69. L'audition.
70. La vision.
71. Les réflexes.
72. Le réflexe conditionnel.
73. Les habitudes motrices.
74. Le mouvement volontaire.
75. La mémoire et le souvenir.
76. L'évolution des souvenirs : l'oubli.
77. L'association des idées.
78. L'image mentale.
79. L'invention.
80. La pensée avant le langage.
81. La pensée et son expression verbale.
82. La compréhension verbale.
83. La parole intérieure.
84. Expérience matérielle, expérience mentale, expérience logique.
85. Le concept.
86. Le jugement.
87. Le raisonnement.
88. La perception et l'espace.
89. La perception du temps et de l'orientation temporelle.
90. L'objet.

Annexe 2

Les CMPP ont pour mission de pratiquer « le diagnostic et le traitement des enfants inadaptés... » - (Décret du 18 février 1963).

Créés au lendemain de la guerre, ils se sont multipliés il y a une dizaine d'années.

Fonctionnant en milieu ouvert, ils ont été organisés d'emblée en équipes pluridisciplinaires, équipes comportant généralement des médecins, psychologues, travailleurs sociaux, orthophonistes et psycho-rééducateurs.

Les CMPP ont incontestablement contribué au renouvellement des méthodes dans le domaine dit de l'enfance inadaptée.

Mais on peut actuellement s'interroger sur leur propre évolution.

Notre hypothèse est que le corps de doctrine qui s'y est constitué, en ne considérant les consultants que sous l'angle de leur stricte individualité résiste aux transformations devenues nécessaires.

Après avoir retracé rapidement l'historique des CMPP, nous présentons ces institutions dans ce que caractérise pour l'essentiel leur fonctionnement.

Notre analyse fait apparaître une insuffisante ouverture des systèmes qui structurent les modes de pensée et organisent les méthodes de travail, ainsi qu'une absence quasi-totale de référence d'ordre sociologique.

Partant de ce constat, nous avons cherché à refaire le point d'une part sur le processus d'individuation du niveau physico-biologique au niveau culturel, et d'autre part sur la situation de l'individu constitué dans son milieu naturel et social.

L'individu n'est pas le tout de l'être, il est inséparable du système de relation qui l'a constitué. Il existe des états pré-individuels.

Par ailleurs, l'analyse de la relation individu-milieu renvoie non seulement à une inter-individualité définissant le rapport entre des individualités déjà organisées, mais plus fondamentalement à une trans-individualité.

Le social est ce qui n'a pas d'analogue en l'individu. Il est de ce fait impossible de rendre compte des conduites humaines sans articuler étroitement et à tous les niveaux psychogénèse et sociogénèse.

Ce sont des organisations complexes, des "blocs d'existence" où s'opèrent des conversions continues de faits en signes et réciproquement qui doivent être pris en compte dans les CMPP.

L'essentiel étant acquis en ce qui concerne l'importance des signifiants fondamentaux grâce à la psychanalyse lacanienne notamment, les CMPP se doivent désormais de dépasser une position familialiste pour s'intéresser aux signifiants de second ordre. L'importance de ces derniers est nettement sous-estimée. Il n'est pas suffisamment reconnu qu'ils constituent « la forêt des symboles », les réseaux sociaux dans lesquels se trame l'existence quotidienne des consultants.

Il devient indispensable d'étudier les relations permanentes de causalité qui s'établissent entre ces réseaux et les signifiants fondamentaux.

C'est dans cette perspective que nous posons un certain nombre de questions susceptibles pensons-nous de renouveler l'écoute en CMPP, et que nous relatons quelques expériences à travers lesquelles une diversification des modes d'intervention peut être recherchée.

Annexe 3

Tableaux des principaux sigles	
AEPU	Association des enseignants en psychologie des universités
ANPO	Association nationale des organisations psychologues
CMPP	Centre médico psycho pédagogique
DEA	Diplôme d'études approfondies
DECOP	Diplôme d'état de conseiller d'orientation psychologue
DEPS	Diplôme d'état de psychologie scolaire
DESS	Diplôme d'études supérieures spécialisées
DEUG	Diplôme d'études universitaires générales
DU	Diplôme d'université
IMP	Institut médico pédagogique
IMPRO	Institut médico professionnel
Psycho-Prat	École des psychologues praticiens
SFP	Société française de psychologie
SNP	Syndicat national des psychologues

Sommaire

Avant-Propos.....	1
PREMIÈRE PARTIE : EXPÉRIENCE PROFESSIONNELLE.....	2
1. DEBUTS DIFFICILES D'UNE PROFESSION QUI N'A PAS ENCORE DE NOM.....	2
2. L'AGE MENTAL ET LE QUOTIENT INTELLECTUEL OU L'IDENTIFICATION DES PSYCHOLOGUES PAR LES TESTS.....	10
3. PSYCHOLOGIE ET ENFANTS DE JUSTICE.....	15
4. BRÈVE EXPÉRIENCE DE ROBOT-SÉLECTIONNEUR.....	28
5. RETOUR À LA PSYCHOLOGIE CLINIQUE.....	35
6. LE CENTRE MÉDICO-PSYCHO-PÉDAGOGIQUE.....	43
7. ESSAI DE RECHERCHE-ACTION.....	48
DEUXIÈME PARTIE : PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE.....	53
1. LE FIL CONDUCTEUR.....	53
2. LA PENSÉE VIVANTE.....	58
3. L'ARBRE ET LE RHIZOME.....	65
4. DEVENIR SENSIBLE.....	70
5. DÉSIR ET PLAISIR.....	79
6. L'ÉVÉNEMENT.....	84
7. LIEUX, ÉCLATS D'EXISTENCE ET QUOTIDIENNETÉ.....	88
CONCLUSION.....	104
ANNEXES.....	110

Rennes, remanié avril 2003